

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans ses dépôts - - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 323.—SAMEDI, 12 JUILLET 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ÉTUDE D'UNE FLEUR

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 JUILLET 1890

## SOMMAIRE

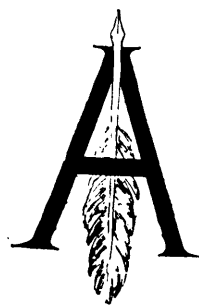
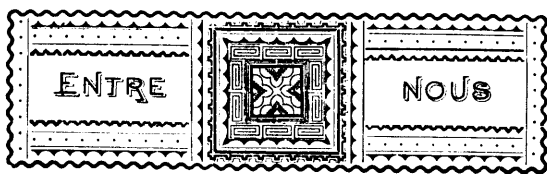
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle, par Pierre Bédard.—Poésie : Ses yeux bleus, par Dr Chevrier.—Notes et impressions : Poésie : A tes yeux (avec gravure), par François Coppée : Le miroir, par Oscar Méténier.—A l'étranger, par S. du Lary.—Phénomène d'optique : un curieux halo (avec gravure), par P. Cantemarche.—En fumant, par Raoul Renault.—Chronique : Un ami, par Catherine Parr.—Les écrivains de toutes les littératures : Homère.—La terre vue du ciel, par J. Léotard.—Primes du mois de juin.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom, par Jules Verne.—Le Régiment.—Découvertes et connaissances utiles.—Notes historiques.

GRAVURES : Beaux-Arts : l'étude d'une fleur.—L'été. Portrait d'Homère.—Un halo.—Gravures du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Au moment où la chaleur commence à nous accabler, les citadins, dont les moyens sont suffisants, s'empressent de quitter la ville pour aller sur le bord d'une rivière quelconque se faire manger par les maringouins, les brûlots et les mouches noires.

Car c'est là une des malheureuses singularités des climats excessifs de ne pouvoir abandonner un mal sans tomber

dans un autre.

Allez au nord, en plein nord, dans l'océan Arctique ou Antarctique, dans les pays de glace, là où la vie semble être complètement disparue, vous y trouvez des milliards, des centaines de milliards de maringouins.

Parmi les nombreuses misères inhérentes à la vie aventureuse du voyageur, il n'en est point, dit Bach, de plus insupportable et de plus humiliante que la torture que nous fait subir cette peste ailée. En vain vous essayez de vous défendre contre ces petits buveurs de sang, en vain en abattez-vous des milliers, d'autres milliers arrivent aussitôt pour venger la mort de leurs compagnons, et vous ne tardez pas à vous convaincre que vous avez engagé un combat où votre défaite est certaine. La peine et la fatigue que vous éprouvez à chasser ces innombrables assaillants deviennent à la fin si grandes, qu'à moitié suffoqué vous n'avez d'autre ressource que de vous envelopper d'une couverture et de vous jeter la face contre terre, pour tâcher d'obtenir quelques minutes de répit.

Le même auteur ajoute plus loin :

"Mais comment décrire les souffrances que nous causeront dans ce trajet, les moustiques et leurs alliés les maringouins ? Nos figures ruisselaient de sang comme si on y eût appliqué des sangsues. La cuisante et irritante douleur que nous éprouvions, immédiatement suivie d'inflammation et de vertige, nous rendait presque fou.

"Toutes les fois que nous nous arrêtions, et nous y étions souvent forcés, nos hommes, même les Indiens, se jetaient la face contre terre en poussant des gémissements semblables à ceux de l'agonie."

\* \* Mais à quoi sert d'aller chercher les récits des anciens voyageurs ? Il suffit que vous ayez passé une saison d'été sur le bord de l'eau pour que vous ayez été vous-même victime de ces misérables insectes que les Français ont nommé, par ironie sans doute, *cousins*.

Hier encore je voyais dans un journal qu'un pauvre diable égaré dans la forêt, non loin d'Ottawa, avait passé deux jours en proie aux attaques incessantes des maringouins et qu'il était mort après une journée d'agonie quand il avait réussi enfin à atteindre un lieu habité.

C'est pour se garantir de ces insectes que beaucoup de peuplades sauvages s'enduisent le corps de graisse, et que le pauvre Lapon se condamne à vivre dans une hutte enfumée.

Sans aller si loin, connaissez-vous les chantiers de bois en été ? Si oui, vous savez tout ce que souffrent les malheureux bûcherons qui, suant, halestant, aveuglés par la sueur, couverts de gouttes de sang, cherchent dans le mouvement, dans le travail sans trêve ni relâche, non pas un remède, mais une distraction contre les morsures des milliers de maringouins qui les attaquent de tous côtés.

Dans le haut du Saint-Maurice, les ouvriers de chantiers portent une sorte de masque ou de moustiquaire qui leur enveloppe toute la tête ; mais ce qu'ils souffrent de la chaleur est impossible à décrire.

Chaque pharmacien a son remède, chacun sait ça, mais le vrai remède est encore à découvrir.

—Quant à moi, me disait ce matin M. Saint Cyr, le savant botaniste qui passe tous les ans la plus grande partie de ses étés à herboriser, je ne connais qu'un remède : la patience ! J'ai beaucoup voyagé, j'ai subi des milliers d'assauts de la part des maringouins, des cousins, des moustiques, des brûlots, des mouches noires et des bestres et j'ai toujours suivi le même traitement.

—Et quel est-il ?

—De nombreux lavages à l'eau douce, suivi d'un dernier à l'eau de Cologne ou de Floride.

\* \* Le même soir, singulière coïncidence, au moment où j'entraï chez un de mes amis où il y avait réunion, j'entendis prononcer le mot choléra.

On parlait, en effet, de l'épidémie ou plutôt des quelques cas signalés en Espagne et de la possibilité de voir ce fléau nous visiter une fois de plus.

Je vous fais grâce de la discussion pour en arriver aux remèdes tous plus infaillibles l'un que l'autre.

—Moi, dit l'un, je puis vous en parler d'une manière certaine puisque j'ai été atteint du plus grave cas de choléra qui se puisse rencontrer. J'étais malade depuis plusieurs heures, mais le mal avait fait tant de progrès, que le médecin, en arrivant, me voyant si noir déjà, dit tout simplement :

—Il est perdu, envoyez chercher le prêtre.

—J'étais donc bel et bien condamné quand un de mes amis s'écria tout à coup.

—Puisqu'il est perdu, je puis bien employer un remède dont j'ai entendu dire le plus de bien.

—Faites ce que vous voudrez, dit mon père.

Il me fit prendre une dose très forte de limonade d'acide citrique et d'acide sulfurique. Un bon effet s'ensuivit et après avoir ainsi absorbé un ou deux gallons peut-être de cette potion, assez agréable à prendre du reste, je revins si bien à moi, que le lendemain j'étais hors de danger.

Inutile, du reste, de vous dire que les boissons

acidulées sont très employées dans les cas de choléra.

\* \* —Moi, dit un autre, on m'affirme avoir été guéri d'une singulière façon ; . . . par des crapauds.

—Des crapauds ! ! voyons l'histoire.

—Voici : Je me trouvais en Bretagne, malade comme plusieurs chevaux . . . très malades. Je n'avais pas le choléra, c'est vrai, mais bien la variole noire, la *verette*, comme on dit là-bas et cela ne vaut guère mieux que le choléra le plus morbus du monde. Comme dans le cas de mon ami, le médecin avait déclaré que je n'avais plus besoin que du prêtre et du fossoyeur, quand une vieille dit :

—Ecoutez, ne riez pas de ce que je vais faire.

Ce n'est pas un remède dans le sens du mot, mais une pratique de bonne femme.

—Voyons, dites !

—Pouvez-vous trouver tout de suite une dizaine de crapauds et les mettre dans une cage.

Si bizarre que fut la demande, la cage contenant les dix crapauds fut apportée une heure plus tard.

—Mettez la cage sous le lit du malade, dit la vieille bretonne.

—Voilà ! c'est fait, et puis ?

—Et puis ? Attendez . . .

Riez tant que vous voudrez, mes amis, mais je me sentis mieux deux heures après, et le mieux continua si bien que vous me voyez aujourd'hui en bonne santé au milieu de vous.

—Et les crapauds ? lui demandai je.

—Quoi, les crapauds ?

—Oui, ont-ils eu la verotte ?

—Ma foi, je ne sais ce qu'ils sont devenus, mais j'ai été guéri.

Comme notre ami est un homme très sérieux, je ne voulus pas pousser plus loin les observations.

Je pourrais vous citer encore maints cas de guérisons extraordinaires qui nous furent racontés ce soir là, mais cela me mènerait trop loin ; et puis, dois-je vous l'avouer, jusqu'à présent, je m'en suis toujours rapporté au médecin plus qu'à toute autre personne.

\* \* Autres malades : les royalistes blancs de France, communément connus sous le nom de "Blancs d'Espagne" parce qu'ils veulent n'avoir d'autre roi que don Carlos, ce sinistre révolutionnaire qui de temps en temps soulève l'Espagne et sème la guerre civile.

Donc les royalistes soi-disant légitimistes de France se sont réunis dernièrement à Paris. Il y en avait trois cent cinquante, ce qui est maigre pour un parti, dans un pays de quarante millions d'habitants ; mais ce qu'il y a eu de curieux dans cette affaire, c'est la manière dont ces royalistes ont traité les autres royalistes, orléanistes ceux-là, et surtout le jeune duc d'Orléans qui s'est fait arrêter si sottement il y a six mois, et qui s'est fait reconduire si piteusement à la frontière.

Le comte d'Audigné, M. de Junquière et le prince de Valois l'ont arrangé avec une désinvolture très comique.

L'arrière petit-fils de Louis-Philippe a été traité successivement de "dodu prisonnier de Clairvaux," de "petit fils du roi des ventrus," de "faux conscrit," d'amoureux de la pièce de cent sous à l'effigie de Louis-Philippe," de prétendant de corps de garde et de coulisses," de "jeune coq de mauvais combat," de "figure d'écervelé."

M. de Junquière a terminé sa harangue en proposant cette étrange santé : "Je bois au vrai Roy de France et d'Espagne, à la Reyne Marguerite, au Prince Jacques de Bourbon, vrai Dauphin de France et Prince des Asturies ! Vive le Roy ! vive le drapeau blanc !"

Le prince de Valois, "représentant du Roy," a poussé aussi sa pointe méchante à la famille d'Orléans.

"Quand Louis Philippe était sur le trône, dit-il, a-t-il jamais laissé ses fils tirer à la conscription ? Ils se sont noblement conduits en Afrique ; mais pas un n'a été conscrit. Dites que vous avez voulu faire une aimable réclame, et vous en aviez le droit ; mais ne prenez pas le peuple français pour un imbécile."

Non, non, le peuple français n'est pas un imbécile, c'est parfaitement vrai, et la preuve, c'est qu'il rit bien de voir les royalistes se déchirer ainsi à belles dents.

Mais quel triste spectacle ils donnent aux rois morts qui les regardent par les fenêtres de l'éternité, et qu'ils doivent être étranges les dialogues de Henri IV et de Louis XIV quand ils se parlent entre-eux de leurs descendants vivants.

\* \* Quand je veux me mettre au courant des nouvelles, je prends un journal, et c'est ainsi que j'ai appris ce matin, par un journal anglais de Québec, que j'étais parti pour le Labrador.

Plusieurs de mes collègues m'ont heureusement affirmé qu'il n'en était rien, car j'étais sur le point de me croire doué du don d'ubiquité, tant ce "personnel" était bien imprimé.

J'ai eu l'intention de faire ce voyage, je ne puis le nier, mais craignant de faire trop de peine à mes amis du MONDE ILLUSTRÉ, *se ne parte plus.*

Ces quatre derniers mots me font souvenir d'un petit fait qui s'est passé il y a quelques années à Québec.

Un fonctionnaire étranger très haut placé et représentant un gouvernement de race latine annonce un beau matin à ses amis qu'il regrette beaucoup de quitter le Canada où il a vécu tant de bonnes années, mais il y est forcé, etc., etc.

—Ze parte après demain, dit-il en terminant.

Grand émoi parmi les amis du noble étranger et à force de zèle et d'énergie on lui offre un grand banquet le soir.

Les discours sont tellement touchants, qu'à minuit le héros de la fête se lève en essayant un pleur.

—Mes amis, dit-il, je vous remercie et devant tant de douleur, je prends une décision énergique, *se ne parte plus !*

Tête des convives

*Lein Ledieu*

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

Le XVII<sup>e</sup> siècle fut pour les lettres françaises une époque brillante, quoique imparfaite sous le rapport de la forme ; il est au siècle incomparable de Louis XIV ce qu'est l'aurore d'un beau jour aux éclats éblouissants d'un soleil d'été.

Certes, un puriste aurait bien des choses à reprendre, à abattre de la faux de sa critique minutieuse, dans les œuvres remarquables d'un Marot, d'un Rabelais, et d'un Malherbe, mais peut-on trouver, non seulement dans ce siècle, mais même dans l'époque la plus glorieuse et la plus mémorable de la littérature, le XVII<sup>e</sup> siècle, des ouvrages parfaits sous tous les rapports ?

On a dit que "le style c'est l'homme", or celui-ci, dans l'ordre moral est imparfait, donc le style ne peut devenir parfait à la rigueur du mot ; certes, il peut posséder toutes les qualités littéraires, mais ne peut arriver à cette perfection rêvée du puriste, car la perfection véritable et entière n'appartient qu'au Roi de toutes choses, à l'Éternel.

La langue française au XVII<sup>e</sup> siècle, après s'être montrée bizarre avec Marot et pédantesque avec Ronsard, parvint à une grande pureté et à une douce harmonie sous la plume intelligente d'un Malherbe.

François Ier, surnommé le *Père des lettres*, fut au XVII<sup>e</sup> siècle ce que Colbert fut au XVIII<sup>e</sup> ; réunissant autour de lui tout ce que l'Europe comptait de plus illustre, il donna ainsi au trône de France une splendeur méritée.

Parmi ces génies nombreux que la main royale protégeait, nous remarquons Montaigne, Amyot, Marot, et Ronsard.

Rabelais, que sa conduite scandaleuse avait fait

chasser de son couvent, (l'auteur de la *Gargantua* était un religieux de l'ordre St-François), fut aussi méprisé et rejeté de la cour de François Ier ; dans la suite, il s'en vengea en riant de ce rire hideux et satanique qui épouvanta le XVIII<sup>e</sup> siècle en paraissant sur la figure de Voltaire !

Rabelais possédait un véritable génie ; mais la perversité de ses mœurs, l'impiété de ses maximes et la négation absolue de ses devoirs de prêtre et de citoyen en ont fait un auteur excessivement dangereux ; ses œuvres, quoique possédant réellement quelques beautés qui sont là comme des perles dans le fumier le plus infecte, sont un recueil de blasphèmes les plus terribles jetés à la face de Dieu et de tout ce qu'il y a de beau, de noble et de grand sur la terre, de pensées les plus obscènes et les plus basses, de propos les plus grossiers et les plus indéliés ; partout, à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot, c'est un rire qui charme d'abord, passionne, entraîne, et finit par épouvantant. Malgré la profanation évidente de ses devoirs d'homme, certains esprits de nos jours ont regardé ce prêtre apostat comme un réformateur de l'Eglise.

"Arrière, s'écrie Jules Janin, arrière ceux qui font de ce bouffon un réformateur. A Dieu ne plaise qu'une réforme quelconque emprunte à jamais cette forme obscure 'et ce paradoxe rouillé ! A Dieu ne plaise que les mœurs de l'Eglise de France aient jamais été assez décriées pour être soumises à la satire d'un mécréant ! les plaisanteries contre les moines, qui font bondir de joie le lecteur frivole, François Rabelais ne les a pas inventées, il les puise dans tous les vieux fabliaux, dans les vieux auteurs, plaisanteries aussi vieilles que les plaisanteries contre les médecins, et dont le clergé s'inquiétait tout aussi peu que la Faculté de Médecine."

\* \*

Michel Montaigne, cet auteur charmant dont les *Essais* font encore de nos jours l'admiration des lettrées, naquit en 1538. Toute sa vie, il observa ses semblables dans leurs faits et gestes ; il voyait tout et d'une seule phrase, d'un seul mot, il marquait d'une manière vraie la force de ses impressions. Peintre par sa plume, ses *Essais* vivront aussi longtemps que les chefs-d'œuvre d'un Raphaël.

"Ni l'antiquité, dit Talot, ni les temps modernes n'ont produit un livre comparable aux *Essais*, livre "de bonne foie" où l'auteur veut qu'on le "voit en sa façon simple, naturelle, ordinaire, sans étude et sans artifice : car c'est moi, dit-il, que je peinds ; mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis."

\* \*

Amyot, évêque d'Auxerre, fut un traducteur de génie. Le célèbre Plutarque n'a pu trouver jusqu'ici un homme qui, plus qu'Amyot, ait pu rendre fidèlement ces expressions originales, ces tours de phrases presque inimitables qui ont fait de l'auteur des *Vies des hommes illustres* un écrivain à part.

Amyot travailla avec acharnement à la traduction de cet ouvrage célèbre, et le succès répondit pleinement à son dur labeur, car il y trouva sa véritable gloire.

On a de lui aussi *Daphnis et Chloé*, ouvrage charmant, mais un peu libre pour nos mœurs.

Nous voilà en présence d'un homme dont le nom n'est prononcé qu'avec respect et admiration, car tout chez lui, les manières, les actions, les écrits, étaient l'expression fidèle de l'amour ardent que ce prêtre illustre professait pour le Christ et sa Mère.

\* \*

Saint François de Sales, évêque de Genève, naquit en 1567.

Sa vie entière peut se résumer dans deux mots qui se complètent l'un par l'autre : *Amour et Charité*. Il est inutile ici de rappeler les actions bien-faisantes, les traits sublimes dont ce grand saint fut le héros ; il faudrait un volume, et une autre plume que la mienne pour parler dignement des actes admirables de ce pieux évêque.

Nous avons de lui plusieurs traités qui tous exhalent un parfum d'amour des plus embaumants. Nous citerons : *Introduction à la vie dévote, Traité de l'amour de Dieu, l'Etendard de la Sainte Croix, Les Entretiens spirituels et les Lettres*.

Le premier ouvrage a encore de nos jours une grande vogue, parcequ'il convient surtout aux personnes du grand monde. Les Lettres aussi sont lues avec beaucoup d'intérêt :

St-François de Sales, dit un critique, est simple et familier sans être trivial, naïf à la fois et ingénieux ; poétique et pittoresque sans fadeur ; abondant et coloré sans recherche ; d'une finesse et d'une délicatesse exquise dans l'analyse des sentiments les plus déliés du cœur humain ; d'une pénétration profonde et d'une chasteté irréprochable dans la peinture de nos passions ; plein d'agréables comparaisons tirées des usages domestiques et des objets qu'il a sous les yeux. C'est parceque son style est sans artifice qu'il réfléchit comme un miroir les richesses variées de la belle nature des Alpes et qu'il s'impreigne, comme l'air qui les entoure, des plus suaves parfums.

*J. Pierre Bidard*

(La fin au prochain numéro)

## SES YEUX BLEUS

A MADAME C. . . .

Mirant les bois verdifs et les merles siffleurs  
J'ai vu les ruisselets, la voix pleine de pleurs  
Qui roulaient en chantant sur les humides grèves ;  
J'ai vu les papillons légers comme des rêves  
Qui se penchaient, grisés, au cou des jeunes fleurs.

J'ai vu les rossignols en bandes innocentes  
Egrener dans les airs leurs chansons ravissantes ;  
J'ai contemplé souvent, le soir, l'astre immortel  
Embrassant à la fois et la terre et le ciel  
Et les couvrant tous deux de vapeurs rougissantes.

J'ai vu la mer monter et puis fuir loin du bord  
Où sa vague entonnait un formidable accord ;  
J'ai vu les fleurs germer et naître les étoiles,  
De la nuit s'envoler les transparentes voiles,  
Et l'aurore sortir de son alcôve d'or !

Quand tout sommeille hormis la nature infinie,  
J'ai vers l'aube entendu cette vaste harmonie  
Qu'on croit venir du ciel et qui semble y monter  
J'ai vu les frêles nefs au soleil miroiter  
Et caresser les flots de leur aile bénie.

Mais rien, je vous le dis, ne m'a fait si joyeux  
Que votre chérubin dont les deux beaux grands yeux  
Au fond de son berceau, sous les dentelles blanches,  
Semblaient deux purs flambeaux, ou plutôt deux pervenches  
Et qu'on eût cru taillés dans le fond des cieus bleus.

*D. R. Chever*

Juillet 1890

## NOTES ET IMPRESSIONS

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

Les défauts de tous les gouvernements c'est de vouloir jouer des airs nouveaux sur un vieux violon.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne et toujours.

De tout ce qui peut être l'objet de la pensée de l'homme, la religion est sans contredit ce qui l'intéresse le plus, parce qu'elle a un rapport direct à ce que sa nature renferme de plus élevé : et c'est pourquoi, soit dans les âges de foi, soit dans les époques de doute, elle fut toujours, en des sens divers et sous des formes diverses, la préoccupation principale des esprits. — DE LAMENNAIS.



## A TES YEUX

Telle sur une mer houleuse, la frégate  
Emporte vers le Nord les marins soucieux,  
Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux,  
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

Car j'ai revu dans leur nuance délicate  
Le mirage lointain des Edens et des cieux  
Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux  
La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas ! courbons le front sous le poids des exils !  
C'est en vain qu'aux genoux attiédies des amantes  
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes  
Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits  
Ne retrouveront pas les anciens paradis.

FRANÇOIS COPPÉE.

## LE MIROIR

— Une lettre d'Italie, mon père ! dit en entrant dans le cabinet de travail de M. de Grand'maison, un grand jeune homme vêtu d'un élégant costume de chasse. J'allais partir quand le facteur est venu me l'apporter.

— D'Italie ? fit le vieillard intrigué, mais je ne connais plus personne en Italie.

Ce disant il rompit le cachet et se mit à parcourir d'un œil rapide quatre pages couvertes d'une écriture féminine très régulière.

Anselme s'était éloigné par discrétion de la cheminée devant laquelle son père était assis. Tout à coup M. de Grand'maison rougit, replia la lettre un peu fébrilement et la serra dans son secrétaire, sans dire un mot.

— Vous ne m'accompagnez pas ce matin mon père ? demanda le jeune homme.

Le vieillard rêva un moment, puis serrant la main d'Anselme, debout et penché sur son fauteuil :

— Merci, Anselme, fit-il, pas aujourd'hui. Et bonne chance !

— Au revoir donc ! dit le chasseur en se retirant.

Dès que le père se vit seul, il donna un tour de clef à sa porte et courut reprendre sa lettre. Il lut ce qui suit :

« Vous serez bien surpris, monsieur, de recevoir de mes nouvelles . . . . . après tant d'années de silence. Si jamais vous avez souhaité d'être vengé de moi, vous l'êtes . . . . . Ma destinée s'est chargée de l'expiation . . . . .

« J'écris devant un miroir de Venise de votre connaissance. Ce qu'il nous disait quand nous étions jeunes tous les deux, il ne me le dit plus. Je ne suis plus *Iris la jolie*, le nom que vous me donniez dans vos vers.

« C'était le miroir de notre printemps . . . . . c'est aujourd'hui le miroir de mon hiver . . . . . Tout est bien fini, bien fini ! Je parle ici avec la même sincérité cruelle que lui. Vous en jugerez en me lisant. Croyez-moi, si, après vous avoir brisé le cœur, je vous dis que je vous aimais et que je n'ai aimé que vous . . . . . oui, croyez-moi !

« Mais ce qui prouve que cependant je ne vous aimais pas, comme vous le méritiez, c'est que je vous trouvais, à l'exemple de mes parents, de trop petite maison et de trop peu de fortune pour moi . . . . . C'est moi qui étais indigne de vous.

« Cet accès d'humilité vous surprend. Il y a, voyez-vous, au déclin de la vie, des regrets qui s'éveillent et des regrets bien cuisants . . . . . E conduit,

vous ne pouviez revenir à la charge, un orgueil légitime vous le défendait . . . . . Apprenez aujourd'hui de moi que, si vous aviez pu le faire, par quelque moyen que je n'imagine pas, six mois, un an après, j'eusse fait bon marché des préjugés de ma famille et j'eusse été à vous irrévocablement.

« Je n'ai rien oublié et vous allez le voir. Vous rappelez-vous un soir où vous et moi nous étions dans cette galerie de la duchesse, — ma tante, — au bord de la Meuse, par un de ces clairs de lune qui tourne la tête aux amants . . . . . On apporta les lampes dont il n'était que faire par une semblable soirée et l'on servit le thé . . . . .

« Il y avait là sept ou huit dames. Nous brodions toutes excepté ma sœur qui était sur le point de se marier. Il n'y avait d'hommes que son fiancé et vous. Ma sœur était assise au piano où elle laissait courir ses doigts . . . . . Quand elle cessait, je la priais de recommencer . . . . . Pourquoi ? Parce que la musique occupait les oreilles des personnes présentes et les empêchait de s'occuper de nous . . . . . Depuis six mois, vous m'aimiez sans me l'avoir dit . . . . . J'avais comme un pressentiment que, ce soir-là, vous me le diriez !

« Vous étiez assis dans l'embrasement d'une fenêtre. Le rideau tombait à longs plis sur le dossier de votre chaise, et la mienne, en équerre avec la vôtre, était tournée vers la table ovale que présidait la duchesse étendue sur un sofa.

« Par la fenêtre ouverte, la brise de la nuit venait caresser mes cheveux noirs, vraiment beaux alors, n'est-ce pas, monsieur ? Aujourd'hui, ils sont abondants encore, mais tout gris . . . . . Je tourne à la neige.

« Vous étiez là, j'y étais . . . . . Le reste du monde n'existait pas, hormis cette musique peut-être qui caressait votre amour, lorsque ma sœur ne songeait qu'à bercer le sien . . . . .

« C'est de ce jour que date votre premier aveu, que je ne repoussai point . . . . . au contraire . . . . .

« Moins d'un mois après, vous demandiez ma main, qui vous fut refusée. Alors, pourquoi vous avais-je encouragé ? Parce que je voulais, moi, ce que ma famille ne voulut pas . . . . . Je lui céda . . . . .

« J'ai gardé copie de la lettre qui mit fin à nos relations. Il n'y a pas un mot de cette réponse tant soit peu insolente, dont je ne fus ni l'auteur, ni l'inspiratrice, qui ne soit un remords saignant pour mon cœur . . . . . On disait là-dedans que la différence de nationalité aurait suffi pour me défendre de songer à vous . . . . .

« Sur l'honneur, monsieur, je ne pensais qu'à vous . . . . . Je trouvais ma gloire dans le culte que vous me rendiez . . . . . Au moment décisif, je pris peur, je fus égoïste ; je me soumis par habitude, par paresse plus que par conviction. Je fus lâche . . . . .

« Cinq ans après, je reçus une lettre de vous où vous me disiez que j'avais brisé votre vie, en trompant à plaisir vos espérances . . . . . Vous ne me demandiez rien, naturellement, mais vous me mettiez en face de ma félonie. Savez-vous pourquoi je ne vous répondis rien ? Je ne le pouvais plus. J'étais mariée et comment ! . . . . .

« J'avais commencé à comparer les partis qui s'offraient avec celui que ma famille avait repoussé. Les grands nobles et les gros riches qui m'entouraient et qui me courtoisaient me semblaient tellement inférieurs à vous que je ne pouvais les prendre au sérieux. Mais le temps passait, on commençait à dire que je coifferais Sainte-Catherine. J'apprenais à mes dépens que la sincérité des hommages en fait le prix et que tous les encens ne se ressemblent pas . . . . . Je voyais arriver la trentaine, la jeunesse encore pour une femme, la maturité pour une fille . . . . . Un homme se présenta, déjà sur le déclin de l'âge et à demi ruiné, mais porteur d'un grand nom . . . . .

« Mon père, fier d'une union qui m'apparentait à une famille princière, quasi-royale, me força la main. J'épousai le duc de L . . . . ., malgré ma répugnance.

« Ma vie, dès lors, ne fut qu'une suite de chagrins, de tristesses et d'humiliations. Un an après mon mariage, le duc reprit sa vie dissipée d'autrefois. Je devins pour lui une étrangère . . . . . Joueur et libertin, il oublia même qu'il était père, car une enfant nous était née, qui devint ma seule consolation au milieu de ma douleur et de mon isolement . . . . . C'est sur elle que je concentrai toute mon af-

fection ; c'est la chère présence de ma fille qui me fit supporter les amertumes de mon existence . . . . .

« Je vous ferai grâce du récit de ma vie . . . . . Mais croyez, monsieur, que vous avez été bien vengé . . . . .

« Aujourd'hui, je suis veuve et libre. Si je me résous à vous montrer mes plaies, c'est que depuis bien longtemps l'âge a éteint en moi les ardeurs de la jeunesse . . . . . Je poursuis un autre but. J'ai à vous adresser une demande . . . . . Si votre cœur blessé refuse à ma mémoire un peu de compassion, brûlez ma lettre . . . . . si elle évoque encore chez vous un doux souvenir . . . . . mais seulement dans ce cas, — consultez-vous bien, — poursuivez votre lecture . . . . .

« Ma fille est grandelette, ; elle a dix-sept ans, il est difficile à une mère de faire un portrait ressemblant de son enfant . . . . . Sachez seulement qu'elle passe pour fort jolie et elle est encore meilleure que belle . . . . .

« Je vous entends me demander où tend cette apologie. Hélas ! de mes deux miroirs, le miroir d'hiver qui me crie : — Vieille femme ! le miroir de printemps, qui est ma fille, quel peut-être celui qui attire le plus mes regards ? . . . . . Si vous aviez quel que part un second exemplaire de vous, âgé de trente ans de moins que vous, cet autre vous n'aurait-il pas souci d'une âme vierge à qui donner la sienne ? De quelle appréhension ne suis-je pas agitée quand je vois déjà tourbillonner autour de ma fille, comme des abeilles autour d'une fleur, un essaim de curieux, d'impatients . . . . . de maris ?

« Or, je n'ai connu que deux êtres parfaits sur la terre : ma sœur et vous. Un mari pour ma fille ne peut me venir que de vous, puisque depuis longtemps j'ai fermé les yeux de ma pauvre sœur . . . . . Savez-vous que je le prendrais aveuglément de votre main ?

« Que si mon souvenir évoquait en vous trop d'amertume, au besoin je me supprimerais . . . . .

« Voyant partir ma fille pour le bonheur, de peur de l'attrister, je lui dirais : — au revoir ! bien qu'assurée tout bas de ne la revoir jamais.

« Que vous dirai-je encore ? Vous savez tout sur moi et n'ai désormais rien à vous apprendre. Vous me voyez dans ces pages comme je vois dans mon miroir, dépouillé du prestige que j'avais à vos yeux quand *Iris la jolie* vous tournait la tête. Je n'espère plus rien pour moi, mais j'espère encore pour ma fille. La plus belle revanche que vous pourriez prendre serait celle d'un gentilhomme : combler l'enfant en retour des déboires qui vous sont venus . . . . . de la mère ! Elle met à vos pieds, monsieur, cet orgueil de race qui lui fut si fatal . . . . . Elle y renoncerait pour que sa fille eût l'honneur de porter votre nom, *si vous aviez un fils . . . . . comparable à vous !* »

\* \*

— Eh bien ? dit M. de Grand'maison à Anselme, as-tu fais bonne chasse ?

Le vieillard était agité contre son ordinaire. Anselme, qui avait le teint et l'œil assez allumés, sourit d'un œil vainqueur et mystérieux.

— J'ai changé d'avis, fit-il, je n'ai pas chassé . . . . .

Et il ajouta d'un air un peu embarrassé :

— Je me suis promené . . . . . simplement.

— Ah ! fit le père d'un air soucieux.

— Et vous, mon père, reprit le jeune homme, qu'avez-vous fait en mon absence ?

— J'ai songé à te marier.

— A mon âge ! fit Anselme tout surpris.

— Mais à quel âge donc ? Tu vas avoir trente ans ! Es-tu d'avis qu'il faut que jeunesse passe . . . . .

— On ne peut plus de cet âge . . . . . Ne sera-t-il pas temps que j'épouse . . . . . d'ici à quelques années . . . . . une femme riche . . . . . ma cousine Berthe, par exemple ?

— Mais elle est bossue ! s'écria le père en faisant la grimace.

— Oh ! en êtes-vous bien sûr ? Je vous assure que le domaine du Quesnoy rapporte bon an mal an 40,000 livres de rente.

— On le dit !

— J'en suis sûr ! C'est le notaire de ma tante qui me l'a affirmé.

Il y eut un moment de silence pendant lequel M. de Grand'maison déchira lentement et en petits morceaux la lettre d'Italie, il releva la tête et,



regardant son fils avec un sourire triste et résigné :

— Au moins, fit-il, ton amante actuelle est-elle jolie ?

OSCAR MÉTÉNIER

## A L'ÉTRANGER

Les théories admises dans la vieille Europe au sujet des droits de conquête des nations soi-disant civilisées sur les pays neufs de l'Afrique, sont vraiment surprenantes. Dès qu'un Anglais ou un Allemand s'est promené dans une des parties du continent noir, il paraît tout simple que ce coin-là appartienne à l'Angleterre ou à l'Allemagne.

Si la découverte d'un pays en donne la légitime propriété, il serait peut-être juste de respecter les droits des indigènes, qui ont vraisemblablement découvert leur pays avant les Anglais et les Allemands.

Il est vrai qu'en échange de leur indépendance, on veut civiliser tous ces Africains, qui ne s'en soucient guère ; mais on n'en finirait pas s'il fallait consulter les gens sur leurs goûts personnels, et malgré eux, du train dont vont les choses, d'ici un siècle, on aura civilisé ces sauvages, comme on l'a fait pour les Peaux-Rouges, dont on ne trouvera bientôt plus d'échantillons que dans les musées d'anthropologie.

Est-ce à dire qu'il faut laisser les indigènes se dévorer entre eux, quand ils n'ont pas d'Européens à se mettre sous la dent ? Nullement ! il y a une manière bien simple de civiliser véritablement les gens, c'est de leur porter d'abord les lumières de la religion, puisqu'il n'est pas de pays si sauvage où la foi ne pousse nos missionnaires, où leur parole ne gagne des âmes. Mais ce sont là des idées bien arriérées, et l'on s'occupe uniquement aujourd'hui de la conquête des territoires riches, non de celle des hommes.

Une société britannique de l'Afrique orientale s'est constituée à un fort capital : voilà la vraie manière de procéder en cette fin de siècle. Tout comme s'il s'agissait de la création d'une fabrique de conserves, on réunit des capitaux pour l'exploitation d'un pays et, en route pour l'Afrique. Pour mettre de leur côté un semblant de droit, les plus scrupuleux vont jusqu'à se faire vendre par quelque souverain inconscient ses droits plus ou moins imaginaires sur le pays qu'on veut exploiter, et l'opération devient irréprochable.

La Société britannique de l'Afrique orientale a déjà fait de grandes dépenses, car elle paye \$55,000 de tribut annuel au sultan de Zanzibar, et construit des vapeurs qui lui coûtent 100,000 piastres.

Or Stanley est furieux, car toutes ces dépenses, dit-il, ne représentent plus la valeur d'une pièce de dix sous fausse, si le gouvernement de la reine Victoria n'exige pas la stricte exécution des traités primitifs avec l'Allemagne.

Une lutte homérique est engagée entre lord Salisbury et Stanley, lutte homérique en ce sens surtout que les adversaires, comme les héros du poète antique, se répandent en longs discours, très instructifs pour la galerie. D'une part le tout puissant ministre qui voudrait être gracieux avec l'Allemagne en donnant satisfaction aux ambitions de politique coloniale de ce pays, et de l'autre côté un étranger, un citoyen des États Unis, assez remuant pour soulever à lui seul l'opinion et s'opposer au projet du gouvernement.

Stanley, que n'absorbent pas les doux préparatifs de son mariage avec miss Dorothée Tennant, est un rude joueur, et les coups qu'il porte au ministre permettent de croire que cet homme remuant n'avait pas la main légère pour les Africains ; ses violentes épîtres, où il dénonce l'Allemagne comme semblable à la fille de la sangsue de l'Écriture qui répète : " Donne, donne toujours ", forceront sans doute le cabinet de Saint James à résister aux prétentions allemandes. Ce grand explorateur montre qu'il sait manier la plume en maître et remuer au besoin les nations civilisées à défaut de sauvages.

\*\*

L'électricité ! que ne fait-on pas avec elle aujourd'hui. On vient de l'employer, à Chicago, pour mettre en mouvement une machine à coudre les tapis, qui fait l'ouvrage de cent cinquante hommes et qu'un jeune garçon dirige.

Le Mexique, application plus pratique : le ministère des postes a conclu un traité avec Edison pour mettre des phonographes à la disposition du public. Moyennant une taxe fixe, on parle dans un appareil et l'administration fait parvenir le rouleau, sur lequel sont gravées les paroles, au destinataire, qui peut se rendre au bureau voisin et se faire répéter les mots prononcés par son correspondant.

Les jeux eux-mêmes n'échappent pas aux perfectionnements modernes, et les poupées parlantes du célèbre électricien, capables de tenir de longs discours, grâce au phonographe qu'elles renferment, vont bientôt faire abandonner les vulgaires poupées qui peuvent à peine bégayer *papa et maman*,

Les enfants s'en amuseront ils davantage ? Je ne le crois pas. Quelle est la petite fille qui a besoin d'un phonographe pour faire parler sa poupée ? Mais elles parlent toutes, à moins que la petite maman ne sache pas encore elle-même se servir de sa langue.

\*\*

Il a dû vous arriver déjà, en attendant le passage d'un train omnibus dans une petite station, de voir filer à toute vapeur un express sous vos yeux et d'éprouver une vive contrariété de ne pouvoir l'arrêter pour y monter.

C'est justement cette contrariété que voulut s'épargner M. Fontaine, gentilhomme du comté de Norfolk, lorsqu'il apprit que l'express allait traverser sans s'y arrêter la petite station où il se trouvait et qu'il lui faudrait patienter jusqu'au passage du train suivant. Il n'imagina rien de mieux que de se porter sur la voie, de faire arrêter le train par ses signaux et de sauter dans un wagon. La circulation des chemins de fer deviendrait bien compliquée si tous les voyageurs agissaient avec un tel sans gêne. Aussi cette escapade mena-t-elle le délinquant non pas à son domicile, mais devant les tribunaux.

A propos de chemins de fer, les journaux américains nous apportent une amusante histoire bien empreinte de son cachet d'origine.

Un propriétaire important reçoit un jour une lettre absolument indechiffable. L'en-tête lui permet pourtant de constater qu'elle émane du directeur d'une des plus grandes compagnies de chemins de fer, dont il reconnaît la signature. Notre homme se dit qu'aimablement on lui octroie un permis de circulation sur toute la ligne et pendant deux ans il en use largement, montrant toujours sa lettre à tous les employés qui s'inclinent devant la signature de leur chef, sans arriver à démêler ce qu'il a eu l'intention d'écrire. Enfin tout vient d'être tiré au clair : cette lettre invitait le soi-disant permissionnaire à faire démolir, dans le plus bref délai, une de ses granges qui n'était pas construite à la distance réglementaire de la voie.

\*\*

Il existe des gens pour qui le tabac est aussi indispensable que le pain. Ce n'est pas moi qui leur jeterai la pierre ; car malgré le plaisir que j'ai à causer de temps à autres avec vous, chers lecteurs, je ne trouverais rien à vous écrire si je n'étais entouré d'un nuage de fumée.

Tom Wallace, qui vient de mourir à Londres, était un incorrigible fumeur. Son médecin le prévint que sa passion funeste lui jouerait quelque mauvais tour et que chaque cigare était un clou pour son cercueil. Mais Tom Wallace ne faisait qu'en rire. La Faculté, pourtant, ne se trompait point, il vient de s'en apercevoir, car il est mort cinquante ans après l'oracle d'Esculape, ayant fumé durant ce temps 164,250 cigares, et disant en riant que son cercueil serait des mieux cloués.

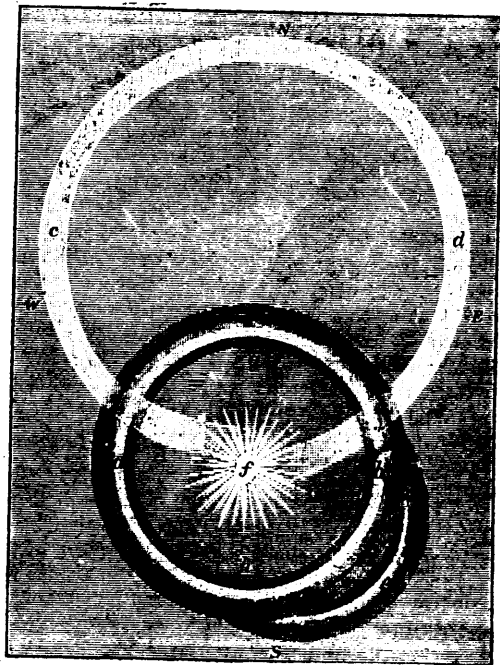
S. DU LARY.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

## PHÉNOMÈNES D'OPTIQUE

UN CURIEUX HALO

Quand les rayons lumineux traversent les particules d'eau en suspension dans l'air et y sont en même temps réfléchis et réfractés, cette rencontre donne lieu à un phénomène d'optique bien connu, car il se produit assez fréquemment : c'est l'arc-en-ciel. Si, au lieu de particules d'eau, c'est à des cristaux de glace, dont l'agglomération constitue ces beaux nuages blancs appelés *cirrus* que se heurtent ces brillants rayons, alors ce sont des halos qui se forment, sorte d'auréoles vaporeuses nuancées parfois des couleurs de l'arc-en-ciel, entourant soit la lune, suivant l'occasion et surtout l'heure.



UN CURIEUX HALO

Le halo est accompagné parfois d'apparences lumineuses singulières. Tel est celui que M. Cornu signalait récemment à l'Académie des Sciences ; tels sont surtout ceux que les navigateurs observent dans les régions polaires, où le phénomène se trouve comme chez lui, à raison de la quantité de particules de glace que l'atmosphère de ces régions tient en suspension. Il se compose presque toujours d'un halo complet, accompagné de segments de halos plus ou moins nombreux et brillant par endroits des couleurs de l'arc-en-ciel ; parfois, aussi, ce splendide météore se trouve réfléchi sur quelque autre point de l'atmosphère où l'air, plus dense, fait office d'écran ; il est alors moins brillant d'un diamètre beaucoup plus étendu et pâle.

On nous signale un halo observé récemment au-dessus d'un des lacs si pittoresque de la verte Erin.

C'était l'après-midi, vers une heure et demie. Le temps était splendide, le ciel clair et sans nuages, sauf quelques *cirrus* et *cirro-stratus* dans la direction du nord. Le halo *ab*, tel que le montre notre gravure, entourait le soleil, figuré en *f*. Ce halo avait un diamètre apparent de 48°. L'espace *gh* était rempli par une vapeur épaisse d'un bleu de plomb. Le halo *ab* brillait des couleurs de l'arc-en-ciel, grâce à la réflexion et à la réfraction subies par les rayons solaires traversant les particules d'eau composant évidemment cette vapeur, la couleur rouge du côté du soleil.

Vers deux heures se forma le segment de cercle *e*, également coloré, qui fait saillie à droite du halo principal, ainsi qu'un grand cercle blanc *cd*, d'un diamètre de 72°, croisant le premier et traversant en apparence le soleil, comme on le voit dans notre gravure, sans qu'il y eût aucune complication du phénomène aux points d'intersection des deux cercles complets.

Le phénomène se prolongea environ trois quarts d'heure.

PH. CANTEMARCHE.



L'innovateur du vote par bulletin secret à mon avis ne mérite certainement pas un brevet d'invention, et nos législateurs qui ont adopté ce mode de votation ne devraient pas trop s'en féliciter.

Lors de la passation de cette loi qu'on appelait dans le temps réformatrice, les journaux et le public ont applaudi à qui mieux mieux à cette réforme qui devait, disait-on, donner à tout électeur la li-

berté de voter pour le candidat de son choix sans crainte d'être molesté par des adversaires et sans que personne sût en faveur de qui il avait donné son suffrage.

L'idée était bonne, le but qu'on voulait atteindre était approuvable. Néanmoins, il faut non seulement considérer les avantages qu'offre une réforme, mais il faut aussi peser, discuter ce que cette réforme peut avoir de mauvais, d'inacceptable.

Ce système favorise le mensonge, l'hypocrisie et la trahison ; il encourage les lâches défections et met jusqu'à un certain point à l'abri de la vindicte publique ceux qui s'en rendent coupables. A la faveur du scrutin, un électeur peut trahir honteusement son bienfaiteur, sans que celui-ci se doute de la manière dont il est traité par celui qui lui doit tout. Le scrutin nous empêche de connaître et de stigmatiser ceux qui manquent à leur parole ; il induit les fourbes à jouer leur triste rôle et il gratifie la société d'une foule d'hommes sans cœur ni honneur.

Par conséquent, le vote par bulletin secret est un système démoralisateur et il devrait être discontinué par amour pour la morale, la loyauté et l'honneur de notre race.

En rétablissant le vote ouvert on mettrait fin au déplorable état de choses que nous ne pouvons empêcher de constater à chaque élection ; ces électeurs qui attendent après le plus haut enrichisseur et ces cabaleurs sans vergognent qui achètent les consciences avec des poignées de vil métal qu'on appelle l'argent, cesseraient de pratiquer leur honteux trafic sur une aussi grande échelle ; cette multitude d'hommes qui ne font qu'un jeu de manquer à leur parole diminuerait de beaucoup et la morale aurait certainement à y gagner.

Le scrutin doit naturellement être prisé des lâches qui n'ont pas le courage de leurs opinions, qui disent blanc avec les uns, noirs avec les autres, ni blanc ni noir en présence de ceux-ci et de ceux-là.

Il doit être applaudi par tous ceux qui votent comme une machine, tantôt pour un parti, tantôt pour un autre et cela, sans savoir pourquoi, sans se rendre compte de ce qu'ils font, du rôle de girouettes qu'ils jouent.

Il y a cinquante ans, un homme qui aurait manqué à sa parole n'aurait pu vivre plus longtemps en paix dans son village. Il aurait été forcé de s'expatrier sous le coup du mépris de ses concitoyens. De nos jours il en est bien autrement, un tel homme est honoré, respecté par la plupart, il roule son petit train de vie la tête haute et fier de lui.

C'est bien là ce qui alarme ceux qui veulent voir clair et qui ne peuvent constater sans crainte la démoralisation toujours croissante de la société moderne.

Je laisse à d'autres plus autorisés que moi le soin d'étudier la question et d'entrer dans des détails plus poignants et plus intimes.

\* \*

Le despotisme et la barbarie de l'autocrate de

toutes les Russies, les cruautés inouïes dont souffrent les pauvres exilés politiques en Sibérie, l'effusion du sang de pauvres innocents qui n'ont commis d'autres crimes que de désirer la liberté, la crainte continuelle dans laquelle vivent tous les sujets d'Alexandre III et les injustices criantes dont il s'est rendu coupable envers les Polonais, suscitent au tsar, à la tsarine, au tsarowitz, enfin à toute la famille tsarienne de nombreuses conspirations ourdies dans l'ombre par les nihilistes.

Le joug oppresseur sous lequel vit ce peuple fait développer le dévouement patriotique jusqu'au sublime.

Ils sont nombreux, en effet, ceux qui ont payé de leur vie ou de leur liberté l'abnégation qu'ils ont mise à vouloir délivrer leurs compatriotes des mains du tyran qui les tient en servitude. Cependant, tous les jours, loin de perdre courage il y en a de nouveaux qui tentent l'aventure et qui subissent le même sort que leurs prédécesseurs.

Quelques-uns des affiliés de la puissante et mystérieuse association des Nihilistes vont jusqu'à émigrer en France et en Suisse, pour travailler plus librement à la confection d'engins destinés à enlever la vie à Alexandre III, condamné à mort, comme son père d'ailleurs, dès son avènement au trône en 1881.

Dernièrement, la police française a arrêté une douzaine d'étudiants et d'étudiantes russes parce qu'ils fabriquaient clandestinement, en pleine ville de Paris, des bombes explosives et des mélanges détonnants destinés à l'autocrate qui écrase les Russes sous son joug.

Jusqu'à un certain point—et surtout depuis que je connais les souffrances inénarrables qu'endurent les Russes et les Polonais exilés en Sibérie, bien souvent pour des futilités ou sous des soupçons non fondés—j'avouerai que je sympathise un peu avec les terroristes russes et je ne me sens pas prêt à les blâmer dans la guerre sourde qu'ils font à leur despote souverain.

Un jour ou l'autre, je vous donnerai quelques extraits d'un magnifique travail sur le système d'exile en Sibérie dû à la plume de M. George Kennau, et publié dans le *Century Magazine*.

Vous verrez alors que ce pauvre peuple opprimé n'est pas tout à fait blâmable de désirer la mort de son oppresseur et d'employer toutes sortes de moyens pour la lui donner.

\* \*

Le mot de la fin :

Le comble de la pudeur pour une jeune Anglaise ?

C'est de ne fumer qu'avec une pipe..... culottée !

Raoul Renauld

## CHRONIQUE

### MON AMI

J'entends si souvent donner cette appellation à tout le monde, et par tout le monde, que cela m'a donné l'idée de faire quelques réflexions sur cette singulière habitude.

Mon ami ! Qui de nous, et sur vingt ou trente intonations différentes, ne le prononce au moins dix fois dans une journée ?

Et notez bien qu'en employant ce mot, qui ne devrait être que la consécration du sentiment le plus absolu, personne ne croit s'engager à rien et ne le prononce que comme une banalité de langage ordinaire.

Votre fermier entre-t-il chez vous pour vous apporter sa redevance annuelle, vous l'assommez d'autant plus du titre de *votre ami* que vous êtes plus à court d'argent et que vous êtes satisfait de le voir arriver.

Vous appelez *mon ami* le garçon cordonnier qui vous apporte vos bottes, et le marmiton envoyé par le pâtissier pour livrer un vol-au-vent.

Il est aussi *votre ami*, le chiffonnier qui vous irrite en venant demander des étrennes qu'il croit

lui être dues, on ne sait trop pourquoi ; le clerc d'huissier qui viendra apporter une contrainte, et la fâcheuse qui viendra vous déranger au moment où vous avez besoin d'être seul, et le grincheux qui vous contrarie et que vous voudriez jeter à la porte, etc.

Pourquoi ce titre et cette appellation à tout ce monde d'indifférents ou d'ennemis ?

Et, choses singulière, on n'ose le donner à des gens qui pourraient le mieux le mériter quelquefois, parce qu'ils sont dans une position sociale plus élevée. Ce titre d'ami, donné ainsi que je viens de le dire, implique une familiarité que l'on n'ose avoir seulement qu'avec ceux que l'on regarde comme des inférieurs ou des obligés ? Pourquoi ne pas lui conserver sa vraie et noble attribution ?

*Mon ami !* Est-ce que cela ne fait pas naître en vous tout un monde de pensées chères ou élevées ?

N'entrevoiez-vous point, en l'entendant, des visions aimées, et n'entendez-vous un langage que votre cœur seul doit et sait comprendre ?

Un ami, nous le savons et nous le disons tous, c'est la chose la plus précieuse que nous puissions désirer. Et, précisément à cause de cela, nous appelons tout le monde *mon ami*, en nous écriant désespérément : *Il n'y a point d'amis*. Ni ce désespoir, ni cette familiarité ne sont justes. Il y a des amis, mais il faut sérieusement les chercher et les reconnaître. Il faut surtout sonder notre cœur et nous demander si nous serions bien nous-mêmes l'ami que nous cherchons pour nous. En général, nous demandons à celui que nous voulons pour notre ami un dévouement, une abnégation que nous ne serions certainement pas capables de donner et qui sont presque au-dessus des facultés humaines.

Pour beaucoup d'entre nous, un ami est celui qui doit penser comme nous pensons, agir comme nous agissons, aimer comme nous aimons et n'avoir lui-même aucune autonomie et presque aucune volonté. Nous le dispenserions presque volontiers de l'usage de ses facultés pensantes, à moins qu'elles soient absolument affectées à notre usage. Et lorsque notre naïf égoïsme ne rencontre pas cet être sous notre volonté qui fait pour nous une complète abstraction de lui-même, nous nous écrions avec désespoir : " Il n'y a pas d'amis ". Savez-vous ce que c'est qu'un ami ? C'est l'homme qui pense et aime en dehors de nous, mais dont l'esprit et le cœur nous sont dévoués lorsque nous le mériterons réellement. Il ne se fait pas notre chose inconsciente ou intelligente ; mais il appréciera avec les siennes nos facultés pensantes et agissantes pour les laisser librement marcher, si elles prennent la bonne route, ou pour les diriger lui-même si elles s'égarer dans le mauvais chemin.

Un ami véritable et éclairé ne se fera ni notre complaisant, ni notre séide ; il ne flattera pas nos penchants pour nous plaire ; mais il nous éclairera en nous montrant la lumière, lorsque nous nous dirigerons vers l'ombre.

Un ami voit nos fautes et doit chercher à les combattre, et, s'il n'y réussit pas, il en arrêtera les funestes résultats. Mais précisément parce que cet ami est l'être le plus précieux que nous puissions rencontrer sur la terre, nous devons faire tous nos efforts pour le conserver. Il nous faut penser qu'il appartient à l'espèce humaine, toujours imparfaite et que, si nous sommes trop imparfaits nous-mêmes nous pouvons laisser cette affection qui s'est donnée à nous. Pour conserver un ami, nous devons donc nous étudier sans cesse, ne pas laisser prise sur nous aux mauvais instincts égoïstes ; c'est-à-dire que nous devons être pour lui ce que nous exigeons qu'il soit pour nous, et, lorsque nous avons le bonheur de le posséder, respectons son titre comme sa personne. et ne banalisons pas le nom d'*ami* en le donnant à tout le monde.

CATHERINE PARR.

Un enfant de six ans cité pour son intelligence précoce se trouvait un jour dans une société dont un prêtre faisait partie. Le prêtre lui dit :

— Mon enfant, si vous voulez me dire où est Dieu, je vous donnerai une belle orange.

— M. le curé, répondit l'enfant, je vous en donnerai deux, si vous voulez me dire où il n'est pas.

Les Corinais de toutes les littératures

HOMÈRE

Ils sont rares ceux qui ne savent pas et le nom et quelques détails sur le premier poète épique.

Aussi nous nous bornerons à un simple résumé. Homère a été le sujet de bien des controverses. Sa vie, telle qu'on la raconte, est une légende fabuleuse. Sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour : Cumès, Smyrne, Chio, Colophon, Pylos, Argos et Athènes. Entre toutes ces villes, Smyrnes paraît avoir fait valoir des droits supérieurs aux autres. Il semble établi d'une manière incontestable qu'Homère vécut vers



le neuvième ou le dixième siècle avant Jésus-Christ. D'après le savant Larcher, il serait né vers l'an 884. Quant aux faits de la vie même de ce poète on en est à des conjectures plus ou moins vraisemblables. Tout ce qui tend à le représenter sous la figure d'un mendiant vieux et aveugle ne repose sur aucun document sérieux. L'existence d'Homère n'a été révoquée en doute qu'au siècle dernier, mais cette opinion est rejetée

par la critique contemporaine. Homère nous a laissé outre quelques poèmes, deux grandes épopées : *L'Iliade* et *l'Odyssée*.

Un auteur canadien l'apprécie en ces mots : " Homère est l'un des plus grands poètes de l'antiquité. Il serait le premier, si l'inspiration divine n'avait fait des chants sublimes des prophètes, des psaumes de David et du livre de Job, des œuvres que nulle littérature n'égalera jamais. Avec Homère la muse hellénique atteignit dès son premier essor, un point si élevé qu'il ne put être dépassé. Le chantre d'Achille ne fut pas seulement le père de la poésie épique, il fut le géographe et l'historien de son siècle. Il ne créa point la mythologie grecque, mais il fixa l'image des dieux en traits ineffaçables dans l'imagination populaire. De même que la tragédie lui emprunta les principaux personnages de ses chefs-d'œuvres, les arts plastiques lui durent les types de beauté idéales dont s'inspirèrent avec tant de bonheur les Phidias et les Praxitile. L'antiquité lui demanda des leçons de sagesse, et quelques auteurs n'hésitèrent pas à le compter parmi les éminents philosophes "

Les deux législateurs du goût chez les Grecs et les Romains, Aristote et Horace, ont admiré d'unité des poèmes d'Homère, contrairement à l'opinion de ceux qui ont prétendu que ces grandes compositions épiques étaient d'auteurs différents. Bossuet a dit, après Saint-Basile, des deux poèmes d'Homère :

" Les mœurs antiques qu'il nous représente, et les vestiges qu'il garde encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, et la divine simplicité de l'écriture."

Enfin, l'on peut s'écrier avec Joseph Chénier :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,  
Et depuis trois mille ans Homère est respecté  
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

M. A. Conat dans son livre sur ce poète termine par cette conclusion qui caractérise parfaitement l'œuvre :

" Homère a réuni tous les traits de la vie, le ciel, la mer, la terre et les hommes. . . . Les splendeurs du soleil, la sérénité de la nuit éclairée par les astres, les différents aspects de la mer, calme ou irritée, transparente ou sombre, les passages de toute sorte, arbres rochers, fleuves, montagnes et prairies

les troupeaux qui paissent, les bœufs qui labourent, les travailleurs des champs affairés à leur besogne, ou prenant leur repas en plein midi à l'ombre des oliviers, ou revenant chez eux à la tombée de la nuit, enfin, tous les âges, toutes les situations, tous les sentiments, enfants, hommes mûrs, vieillards, vieilles femmes, jeunes épouses et jeunes filles, les plaisirs de la paix et les horreurs de la guerre, les charmes d'un voyage et les angoisses des naufrages, les fêtes du mariage et le deuil de la mort, tout, soit sous forme de récit, soit sous forme de comparaison, tantôt en un vers, tantôt en une série de vers, tout est dans les poèmes homériques."

LA TERRE VUE DU CIEL

Transportons-nous un instant sur les ailes rapides de la pensée, à travers le système planétaire auquel appartient le globe terrestre, et pendant cet étrange voyage dans l'espace immense, observons les différents aspects que présente notre petit monde, situé entre Vénus et Mars. Au premier abord un tel panorama semble impossible à esquisser. Cependant, la position respective des planètes étant fort bien connue, il est facile de tracer un tableau exact malgré son apparence merveilleuse, des nombreux aspects qu'offre notre globe pour les astres qui l'entourent.

Vue de la *Lune*, la Terre paraît quatre fois plus grande en diamètre et treize fois et demi plus étendue en surface et plus lumineuse que la *Lune* vue de la Terre. Notre planète demeure immobile au sein de l'espace et montre des phases analogues à celles que nous présente la *Lune*, mais qui se produisent inversement, la terre étant " nouvelle " lorsque la *Lune* est " pleine " et le " premier quartier " du globe terrestre correspondant " dernier quartier " du disque lunaire.

Au cours de la longue nuit de 35 1/2 heures qui comprend la moitié de la période diurne de notre satellite, la Terre plane majestueusement au ciel, et parcourant ses phases du premier au dernier quartier. Elle illumine alors avec éclat les paysages de la *Lune* que les rayons solaires ont délaissés.

La rotation quotidienne de la Terre sur son axe, qui fait de notre planète une merveilleuse horloge, constitue en outre un spectacle très curieux.

Dans sa marche apparente à travers le ciel, le Soleil passe quelquefois derrière la Terre immobile, qui donne alors naissance à une éclipse de Soleil pour la *Lune*, tandis qu'une éclipse de *Lune* devient observable pour nous. Comme le diamètre angulaire du Soleil est quatre fois inférieur à celui de la Terre, ce grandiose phénomène dure deux heures quand l'éclipse est totale. D'autre part, une éclipse partie de la Terre se trouve visible de la *Lune* lorsque nous assistons à une éclipse du Soleil.

Vue des planètes ses sœurs, la Terre n'a plus le magnifique aspect qu'elle possède dans le ciel lunaire.

Pour *Mercur*e, qui est la plus voisine du Soleil, la Terre est une planète extérieure dont l'éclat atteint la première grandeur. Notre globe brille au firmament mercurien comme Jupiter pour nous.

Vue de *Vénus*, la terre surpasse l'éclat des plus brillantes étoiles et même celui de *Vénus* vue d'ici. Le sphéroïde terrestre est une planète extérieure, c'est-à-dire un bel astre de nuit.

La Terre est observable de *Mars* sous un aspect analogue à celui que nous présente la superbe *Vénus*, car elle est étoile du matin et du soir, son orbite autour du Soleil étant inférieure à l'éclipse décrite par *Mars*. Aussi notre planète parcourt-elle des phases semblables à celles que nous montrent la *Lune* et *Vénus*. La Terre et son satellite passent à de certaines époques devant le Soleil, sur lequel ils figurent deux petites taches noires. Ce phénomène est arrivé le 12 novembre 1879 ; il se renouvellera en 1905.

Si notre monde est admirablement visible dans le ciel des planètes précédentes, il n'en est plus de même lorsqu'on atteint le colossal *Jupiter*, pour étoile du matin et du soir, qui ne s'écarte que de 120 au maximum de part et d'autre du Soleil.

Chaque année, on peut observer de la planète Jupiter le passage d'un minuscule point noir devant le disque solaire : ce petit astre est la Terre.

Vu de *Saturne*, notre globe ne s'écarte qu'à 60 du Soleil ; il s'en éloigne de 30 pour *Uranus* et de 20 seulement pour *Neptune*. Pour ces dernières planètes, la Terre demeure noyer dans le rayonnement solaire et doit être inconnue.

Nous n'existons donc que pour les terres tout à fait voisines de la nôtre. Vu de la plus proche des étoiles, l'énorme soleil qui nous éclaire n'est lui-même qu'un petit point brillant, perdu dans la poussière d'astres qui emplit l'espace infini !

JACQUES LEOTARD.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUIN a eu lieu samedi, le 5 juillet, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	232....	\$50.00
2e prix	No.	9,420....	25.00
3e prix	No.	10,741....	15.00
4e prix	No.	9,532....	10.00
5e prix	No.	7,910....	5.00
6e prix	No.	20,809....	4.00
7e prix	No.	15,521....	3.00
8e prix	No.	22,968....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

664	7,221	12,536	17,328	25,434	30,099
877	7,614	13,001	17,669	25,498	30,653
1,376	8,152	13,058	17,901	25,536	32,266
1,613	8,634	14,068	19,835	25,628	32,480
2,440	8,655	14,307	20,567	25,751	33,019
2,668	9,270	14,434	21,065	26,800	33,981
3,518	9,439	14,635	21,078	26,861	34,086
3,929	9,817	14,734	21,858	27,274	34,263
4,038	10,404	15,436	22,468	27,498	34,264
4,508	10,900	15,480	23,157	28,840	35,152
5,430	11,191	16,302	23,859	29,488	35,351
6,045	11,288	16,531	24,095	29,673	35,403
6,057	11,650	16,942	25,233	29,827	35,679
6,350	12,170	17,094	25,302	30,037	35,980
6,822	12,192				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Le Musée des Familles, paraissant deux fois par mois, publie dans son numéro du 15 Juin 1890 :

Un cadet de Normandie au XVIIe Siècle, par F. du Boisgobey.—Les Salons de 1890, par P. Gsell.—En se cherchant, par Hip. Gauthier.—La Mendiante, par Edgy.—Science en Famille, par L. Balthazard.—Causerie de quinzaine.—Correspondance et Concours, par Eug. Muller.—Titre et Table du LXIVe volume. Illustrations par Adrien Marie, A. Guillon, Alb. Guillaume, Wilsonn, Gaillard, etc., et d'après de vieilles estampes.

Prix d'abonnement, Paris : un an 14 fr. Départements, 16 francs, à la Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

DECÈS

A Longueuil, le 2 courant, à l'âge de six mois, Marie-Joseph-Paul-Raphaël, enfant de M. P. Colonnier, le collaborateur bien connu du MONDE ILLUSTRÉ.

Nous offrons à monsieur et madame Colonnier nos plus sincères condoléances.





L'ETE

## FAMILLE - SANS - NOM, feuilleton du "Monde Illustré"



—A moi !... moi !... cria Bridget.—Page 170, col. 2



—Oui, je suis Jean Morgaz. Frappez-nous donc !...—Page 171, col. 1

— Mon cher Vaudreuil, répondit Vincent Hodge, vous m'offrez de réaliser le plus grand bonheur que j'aie pu rêver, celui de me rattacher à vous par ce lien. Oui, Clary, je vous aime, et depuis longtemps, et de toute mon âme. Avant de vous parler de mon amour, j'aurais voulu voir triompher notre cause. Mais les circonstances sont devenues graves, et les derniers événements ont modifié la situation des patriotes. Quelques années peut-être s'écouleront avant qu'ils puissent reprendre la lutte. Eh bien, ces années, voulez-vous les passer dans cette Amérique, qui est presque votre pays ? Voulez-vous me donner le droit de remplacer votre père près de vous, lui donner cette joie de m'appeler son fils ?... Dites, Clary, le voulez-vous ?

La jeune fille se taisait.

Vincent Hodge, baissant la tête devant ce silence, n'osait plus renouveler sa demande.

— Eh bien, mon enfant, reprit M. de Vaudreuil, tu m'as entendu ?... Tu as entendu ce qu'a dit Hodge !... Il dépend de toi que je puisse être son père, et après toutes les douleurs de ma vie, que j'aie cette suprême consolation de te voir unie à un patriote digne de toi et qui t'aime !

Et alors Clary, d'une voix émue, fit cette réponse qui ne devait laisser aucun espoir.

— Mon père, dit-elle, j'ai pour vous le plus profond respect ! Hodge, j'ai pour vous plus qu'une profonde estime, une amitié de sœur ! Mais je ne puis être votre femme !

— Tu ne peux... Clary ? murmura M. de Vaudreuil, qui saisit le bras de sa fille.

— Non mon père ?

— Et pourquoi ?...

— Parce que ma vie est à un autre !

— Un autre ?... s'écria Vincent Hodge, qui ne fut pas maître de ce mouvement de jalousie.

— Ne soyez pas jaloux, Hodge : répondit la jeune fille. Pourquoi le seriez-vous mon ami ? Celui que j'aime et à qui je n'ai jamais rien dit de mon affection, celui qui m'aimait et qui jamais ne me l'a dit, celui là n'est plus ! Peut-être, même s'il eût vécu, n'aurais je pas été sa femme ! Mais il est mort, mort pour son pays, et je resterai fidèle à sa mémoire...

— C'est donc Jean ?... s'écria M. de Vaudreuil.

— Oui, mon père, c'est Jean...

Clary n'avait pu achever sa réponse.

— Morgaz !... Morgaz !... tel fut le nom qui retentit en ce moment au milieu de clameurs encore éloignées. En même temps, il se faisait un tumulte de foule. Cela venait du nord de l'île, et précisément le long de la rive du Niagara sur laquelle s'élevait la maison de M. de Vaudreuil.

A ce nom bruyamment jeté, qui complétait celui de Jean, Clary devint effroyablement pâle.

— Quel est ce bruit ? dit M. de Vaudreuil.

— Et pourquoi ce nom ? demanda Vincent Hodge.

Il se leva, et, se dirigeant vers la fenêtre encore ouverte, il se pencha au dehors.

La rive s'éclairait de vives clartés. Une centaine de patriotes, dont quelques-uns portaient des torches d'écorce de bouleau ou de hêtre, s'avancèrent sur la berge.

Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants. Tous, hurlant le nom maudit de Morgaz, se pressaient autour d'une vieille femme, qui ne pouvait échapper à leurs insultes, car elle avait à peine la force de se traîner.

C'était Bridget.

En ce moment, Clary se précipita vers la fenêtre, et, apercevant la victime de cette manifestation dont elle ne comprit que trop la cause :

— Bridget !... s'écria-t-elle.

Elle revint vers la porte, elle l'ouvrit brusquement, elle s'élança au dehors, sans même répondre à son père, qui la suivit avec Vincent Hodge.

La foule n'était pas à cinquante pas de la maison. Les clameurs redoublaient. On jetait de la boue au visage de Bridget. Des mains furieuses se tendaient vers elle. On ramassait des pierres pour l'en frapper.

En un instant, Clary de Vaudreuil fut près de Bridget, et elle la couvrit de ses bras, tandis que les cris retentissaient avec plus de violence :

— C'est Bridget Morgaz !... C'est la femme de Simon Morgaz !... A mort !... A mort !

M. de Vaudreuil et Vincent Hodge, qui allaient s'interposer entre elle et ces forcenés, s'arrêtèrent soudain. Bridget, la femme de Simon Morgaz !... Bridget portant ce nom... ce nom odieux !

Clary soutenait l'infortunée qui venait de tomber sur les genoux. Ses vêtements étaient déchirés et souillés. Ses cheveux blancs, en désordre, lui cachaient la figure.

— Tuez-moi !... Tuez-moi ! murmurait-elle.

— Malheureux ! s'écria Clary, en se retournant

vers ceux qui la menaçaient, respectez cette femme !

—La femme du traître Simon Morgaz ! répétaient cent voix furieuses.

—Oui... la femme du traître répondit Clary, mais aussi la mère de celui..."

Elle allait prononcer le nom de Jean—le seul, peut-être, qui pût protéger Bridget...

Mais Bridget retrouvant toute son énergie, s'était relevée et murmurait :

—Non... Clary... Non !... Par pitié pour mon fils... par pitié pour sa mémoire !"

Et alors, les cris de reprendre avec une nouvelle violence, les menaces aussi. La foule avait grossi, en proie à un de ces délires irrésistibles, qui poussent aux plus lâches attentats.

M. de Vaudreuil et Vincent Hodge voulurent essayer de lui arracher sa victime. Quelques-uns de leurs amis, attirés par le tumulte, vinrent à leur aide. Mais en vain tentèrent-ils de dégager Bridget, et avec elle Clary, qui s'attachait à elle.

"A mort !... A mort... la femme de Simon Morgaz !" hurlaient ces voix affolées.

Tout à coup, à travers la foule qu'il repoussa, un homme apparut. Soudain, arrachant Bridget aux bras qui se levaient pour lui porter les derniers coups :

"Ma mère !" s'écria cet homme.

C'était Jean-Sans-Nom, c'était Jean Morgaz

## XI.—EXPIATION

Voici dans quelles circonstances le nom de Morgaz avait été révélé aux défenseurs de l'île Navy.

On ne l'a pas oublié, à plusieurs reprises déjà, les préparatifs de résistance, les points que l'on fortifiait pour repousser une attaque des royaux, quelques tentatives faites en vue de forcer le passage du Niagara, avaient été signalés au camp de Mac Nab. Évidemment, un espion s'était glissé dans les rangs des patriotes et tenait l'ennemi au courant de tout ce qui se faisait sur l'île. Cet espion, en vain avait-on cherché à le découvrir pour en tirer justice sommaire. Il avait toujours échappé aux recherches faites jusque dans les villages de la rive américaine.

Cet espion n'était autre que Rip.

Irrité de ses derniers succès, qui se traduisaient par des pertes considérables au détriment de sa maison de commerce, le chef de l'agence Rip and Co, avait tenté de remonter ses affaires par un coup audacieux avec l'espoir de balancer ses récentes déconvenues. Elles étaient graves, en effet. Il avait échoué à l'engagement de la ferme de Chipogan, où son escouade avait dû battre en retraite. A Saint Charles, on sait comment il avait laissé à Jean-Sans-Nom, alors caché dans Maison-Close, la possibilité de s'enfuir. Enfin, ce n'étaient pas ses hommes, c'étaient ceux du chef de police Comeau qui avaient opéré la capture du proscrit.

Rip, décidé à prendre sa revanche, n'ayant plus à s'occuper de "l'affaire Jean-Sans-Nom", puis-que l'on avait toutes les raisons de croire que le condamné avait été exécuté au fort Frontenac, imagina de se rendre sous un déguisement à l'île Navy. Là, au moyen de signaux convenus, il se faisait fort d'indiquer au colonel Mac Nab quels étaient les travaux de défense et en quel point il serait possible de tenter une descente sur l'île. C'était évidemment risquer sa vie que de s'aventurer ainsi au milieu des patriotes. Si on le reconnaissait, il n'aurait aucune grâce à espérer. On le tuerait comme un chien. Mais aussi, une somme considérable devait lui être attribuée, s'il parvenait à faciliter la prise de l'île—ce qui amènerait nécessairement, avec la disparition de ses principaux chefs, la fin de cette période insurrectionnelle de 1837.

Dans ce but Rip gagna la rive américaine du Niagara. Puis, à Schlosser, il prit passage sur la *Caroline* comme un simple visiteur, et s'introduisit au camp de l'île Navy.

En réalité, grâce à son déguisement, à sa barbe qu'il portait entière, aux modifications introduites dans son attitude habituelle, au son de sa voix qu'il avait changé, ce hardi policier était méconnaissable. Et pourtant, il se trouvait là des gens

qui auraient pu le reconnaître—M. de Vaudreuil et sa fille, Thomas Harcher et ses fils, avec lesquels il s'était rencontré à Chipogan, et aussi maître Nick, qu'il ne s'attendait guère à rencontrer sur l'île. Mais, très heureusement pour lui, son déguisement était si parfait que personne n'eut de suspicion à son égard. Il put ainsi, sans se compromettre, faire son métier d'espion, et, quand cela était nécessaire, correspondre avec Chippewa. C'est ainsi qu'il avait prévenu le colonel MacNab de l'attaque projetée par Vincent Hodge contre le fort Frontenac.

Une circonstance devait le perdre.

Depuis huit jours qu'il était arrivé, vêtu comme les bonnets bleus, s'il s'était trouvé en présence de Thomas Harcher, de maître Nick et autres, Rip n'avait pas encore rencontré Bridget. Et, même, comment eût-il pu soupçonner sa présence à l'île Navy ? La femme de Simon Morgaz, au milieu des patriotes, eût été la chose du monde à laquelle il se fût le moins attendu. Ne l'avait-il pas laissée à Maison-Close, après lui avoir épargné les abominables représailles qui furent exercées contre les habitants de Saint-Charles ? En outre, depuis douze ans—depuis l'époque où il avait été en rapport avec sa famille et elle à Chambly—tous deux ne s'étaient trouvés face à face qu'une seule fois, le soir de la perquisition. Aussi Bridget, pas plus que maître Nick ou Thomas Harcher n'aurait pu le reconnaître.

Bridget ne le reconnut pas, à la vérité. Ce fut lui qui se trahit dans des circonstances que toute sa méticuleuse circonspection n'avait pu prévoir.

Ce soir-là—16 décembre—Bridget avait quitté la maison où Vincent Hodge s'était rendu sur la demande de M. de Vaudreuil. Une nuit profonde enveloppait la vallée du Niagara. Aucun bruit, ni dans le village occupé par les troupes anglaises, ni au camp des réformistes. Quelques sentinelles allaient et venaient sur la berge, surveillant le bras gauche de la rivière.

Sans se rendre compte de sa marche machinale, Bridget était arrivée à la pointe en amont de l'île. Là, après une halte de quelques instants, elle se préparait à revenir, lorsque son œil fut frappé par une lueur qui s'agitait au pied de la berge.

Surprise et inquiète, Bridget s'avança jusqu'aux roches qui dominent le Niagara en cet endroit.

Là, un homme balançait un fanal, dont la lumière devait aisément être vue de la rive de Chippewa. Et, en effet, une lueur, partie du camp, lui répondit presque aussitôt.

Bridget ne put retenir un cri, en voyant cet échange de signaux suspects.

D'un bond, cet homme, mis en éveil par le cri de Bridget, eut gravi les roches, et, se trouvant en face de cette femme, il lui porta vivement la lumière de son fanal en pleine figure.

"Bridget Morgaz !" s'écria-t-il.

Interdite, au premier abord, devant cet homme qui savait son nom, Bridget recula. Mais sa voix, qu'il n'avait pas eu la précaution de changer, venait de trahir l'identité de l'espion.

"Rip !... balbutia Bridget, Rip... ici !

—Oui, moi !...

—Rip... faisant ce métier...

—Eh bien, Bridget, reprit Rip à voix basse, ce que je fais ici, n'est-ce pas ce que vous y êtes venue faire ? Pourquoi la femme de Simon Morgaz serait-elle au camp des patriotes, si ce n'est pour communiquer..."

—Misérable ! s'écria Bridget.

—Ah ! taisez-vous, dit Rip, en la saisissant violemment par le bras. Taisez-vous, ou sinon..."

Et rien que d'une poussée, il pouvait la précipiter dans le courant du Niagara.

"Me tuer ? répondit Bridget en reculant de quelques pas. Ce ne sera pas, du moins, avant que j'aie appelé, avant que je vous aie dénoncé !..."

Puis :

"A moi !... A moi !" cria-t-elle.

Presque aussitôt un bruit indiqua que les sentinelles se rabattaient du côté où le cri avait été jeté.

Rip comprit qu'il n'aurait plus le temps de se débarrasser de Bridget, avant qu'on se fût porté à son secours.

"Prenez garde, Bridget lui dit-il ! Si vous dites qui je suis, je dirai qui vous êtes !..."

—Dites-le donc !" répondit Bridget, qui n'hésita pas même devant cette menace.

Puis, d'une voix plus forte :

"A moi !... A moi !" répéta-t-elle.

Une dizaine de patriotes l'entouraient alors. D'autres accouraient de divers points de la berge.

"Cet homme, dit Bridget, c'est l'agent Rip, c'est un espion au service des royaux..."

—Et cette femme, dit Rip, c'est la femme du traître Simon Morgaz !"

L'effet de ce nom abhorré fut immédiat. Celui de Rip s'effaça devant lui. Les cris de : "Bridget Morgaz !... Bridget Morgaz !..." dominèrent le tumulte. Ce fut vers cette femme que se tournèrent instantanément les menaces et les injures. Rip en profita. N'ayant rien perdu de son sang-froid, voyant que l'attention était détournée de lui, il disparut. Et, sans doute, le soir même, il parvint à traverser le bras droit du Niagara pour regagner Schlosser et se réfugier au camp de Chippewa, car aucune recherche ultérieure ne put le faire découvrir.

On sait, actuellement, pourquoi Bridget, entraînée au milieu d'une foule ameutée, était poursuivie dans la direction de la maison de M. de Vaudreuil.

Et c'est au moment où elle allait tomber sous les coups que Jean venait d'apparaître, et rien que par ces mots : "Ma mère !" il avait révélé le secret de sa naissance !...

Jean Sans-Nom était le fils de Simon Morgaz.

Comment le fugitif se trouvait-il alors à l'île Navy, le voici en quelques mots.

Au bruit de cette détonation partie de l'enceinte du fort Frontenac, Jean était tombé sans mouvement entre les bras de Lionel. Il avait compris. Joann venait de mourir à sa place. Il fallut les soins de son jeune compagnon pour le ranimer. Après avoir traversé le Saint-Laurent sur la glace, tous deux avaient suivi la rive de l'Ontario, et ils étaient déjà loin du fort, au lever du jour.

Se rendre à l'île Navy, rallier les insurgés contre les troupes royales, se faire tuer enfin, s'il échouait dans cette suprême tentative, c'est ce qu'avait résolu Jean. En parcourant les territoires limitrophes du lac, où s'était répandue la nouvelle de son exécution, il put constater que les Anglo-Canadiens croyaient en avoir fini avec lui. Eh bien ! il reparaitrait à la tête des patriotes, il tomberait comme la foudre pour ainsi dire miraculeuse, jetterait elle l'épouvante dans leurs rangs, en même temps qu'elle provoquerait un élan irrésistible chez les Fils de la Liberté.

Mais, quelque hâte que Jean et Lionel eussent d'arriver au Niagara, ils durent faire de longs détours,—cause de longs retards. Les risques qu'ils coururent furent très grands jusqu'à la limite des territoires américains, et il leur fallut se résoudre à ne voyager que la nuit. Aussi, ce ne fut que le soir du 16 décembre qu'ils atteignirent le village de Schlosser, puis le campement de l'île Navy.

Et maintenant, Jean faisait face à la foule hurlante, qui s'était refermée derrière lui.

Mais telle était l'horreur inspirée par le nom de Simon Morgaz, que les cris ne cessèrent pas. On l'avait reconnu... C'était bien Jean-Sans-Nom, le héros populaire, que l'on croyait tombé sous les balles anglaises !... Et malgré cela, la légende s'évanouit. Aux menaces qui s'adressaient à Bridget, s'en joignirent d'autres qui s'adressaient à son fils.

Jean était resté impassible. Soutenant sa mère d'un bras, il repoussait de l'autre cette multitude déchaînée. MM. de Vaudreuil, Farran, Clerc et Lionel essayaient en vain de la contenir. Quant à Vincent Hodge, en se retrouvant en face du fils du dénonciateur de son père, de l'homme qu'il savait aimé de Clary de Vaudreuil, il avait senti un flux de colère et de haine lui monter à la tête. Mais, refoulant ses instincts de vengeance, il ne songeait plus qu'à défendre la jeune fille contre les dispositions hostiles que lui valait son dévouement à Bridget Morgaz.

Certes, que de pareils sentiments se fussent manifestés à l'égard de cette malheureuse femme, que l'on fit remonter jusqu'à elle la responsabilité des trahisons de Simon Morgaz, c'était d'une révoltante injustice. Cela ne pouvait se comprendre



que de la part d'une foule qui, toute à son premier mouvement, ne réfléchissait plus. Mais que la présence de Jean-Sans-Nom ne l'eût pas arrêtée dans son affolement, après ce que l'on savait de lui, cela passait toutes limites.

L'indignation que Jean éprouva de cet acte abominable fut telle que, pâle de colère, et non plus rouge de honte, il s'écria d'une voix qui domina tout le tumulte :

« Oui ! je suis Jean Morgaz, et voici Bridget Morgaz !... Frappez-nous donc !... Nous ne voulons pas plus de votre pitié que de votre mépris !... Mais, toi, ma mère, relève la tête, et pardonne à ceux qui t'outragent, toi, la plus respectable des femmes ! »

Devant cette attitude, les bras s'étaient abaissés. Et, pourtant, les bouches vociféraient encore :

« Hors d'ici, la famille du traître !... Hors d'ici, les Morgaz ! »

Et la foule serra de plus près les victimes de son odieux emportement pour les expulser de l'île.

Clary se jeta au-devant.

« Malheureux, vous l'écoutez, avant de chasser sa mère et lui ! » s'écria-t-elle.

Et, surpris par l'énergique protestation de la jeune fille, tous s'arrêtèrent.

Alors, Jean, d'une voix où le dédain se mêlait à l'indignation :

« Tout ce que l'infamie de son nom a fait souffrir à ma mère, dit-il, il est inutile que j'y insiste. Mais, ce qu'elle a fait pour racheter cette infamie, il faut que vous le sachiez. Ses deux fils, elle les a élevés dans l'idée du sacrifice et du renoncement à tout bonheur sur terre. Leur père avait livré la patrie canadienne : ils ne vécurent plus que pour lui rendre son indépendance. Après avoir renié un nom qui leur faisait horreur, l'un alla à travers les comtés, de paroisses en paroisses susciter des partisans à la cause nationale, tandis que l'autre se jetait au premier rang des patriotes dans toutes les insurrections. Celui-ci est devant vous. Celui-là, l'aîné, c'était l'abbé Joann, qui a pris ma place dans la prison de Frontenac, qui est tombé sous les balles des exécuteurs... »

— Joann !... Joann... mort ! s'écria Bridget.

— Oui, ma mère, mort comme tu nous as fait jurer de mourir—mort pour son pays ! »

Bridget s'était agenouillée près de Clary de Vaudreuil, qui l'entourant de ses bras, mêlait ses larmes aux siennes.

De la foule, impressionnée par cette émouvante scène, il ne se dégageait plus qu'un sourd murmure, où l'on sentait frémir cependant son insurmontable horreur pour le nom de Morgaz.

Jean reprit d'une voix plus animée :

« Voici ce que nous avons fait, non dans le but de réhabiliter un nom qui est à jamais flétri, un nom que le hasard vous a fait connaître, que nous espérons ensevelir dans l'oubli avec notre famille maudite ! Dieu ne l'a pas voulu ! Et, après que je vous ai tout dit, répondez-vous encore par des paroles de mépris ou des cris de haine ? »

Oui ! Telle était l'horreur provoquée par le souvenir du traître que l'un des plus forcenés osa répondre :

« Jamais nous ne souffrirons que la femme et le fils de Simon Morgaz souillent de leur présence le camp des patriotes ! »

— Non !... Non !... répondirent les autres, dont la colère reprit le dessus.

— Misérables ! » s'écria Clary.

Bridget s'était relevée.

« Mon fils, dit-elle, pardonne !... Nous n'avons pas le droit de ne pas pardonner ! »

— Pardonne ! s'écria Jean, dans l'exaltation qui suscitait tout son être contre cette injustice. Pardonne à ceux qui nous rendent responsables d'un crime qui n'est pas le nôtre, et malgré ce que nous avons pu faire pour le racheter ! Pardonne à ceux qui poursuivent la trahison jusque dans la femme, jusque dans les enfants, dont l'un leur a déjà donné son sang, dont l'autre ne demande qu'à le verser pour eux ! Non !... Jamais ! C'est nous qui ne resterons pas avec ces patriotes, qui se disent souillés par notre contact ! Viens, ma mère, viens ! »

— Mon fils, dit Bridget, il faut souffrir !... »

C'est notre part ici-bas !... C'est l'expiation !... »

— Jean ! » murmura Clary.

Quelques cris retentissaient encore. Puis, ils se turent. Les rangs s'étaient ouverts devant Bridget et son fils. Tous deux se dirigeaient vers la berge.

Bridget n'avait même plus la force de faire un pas. Cette horrible scène l'avait anéantie. Clary, aidée de Lionel, la soutenait, mais ne pouvait la consoler.

Tandis que Vincent Hodge, Clerc et Farran étaient restés au milieu de la foule pour la calmer, M. de Vaudreuil avait suivi sa fille. Comme elle, il sentait son cœur se révolter contre ce flot d'injustice, contre l'abomination des préjugés qui poussent au delà de toutes limites les responsabilités humaines. Pour lui comme pour elle, le passé du père s'effaçait devant le passé de ses fils. Et lorsque Bridget et Jean furent arrivés près de l'une des embarcations qui faisaient le service de Schlosser, il dit :

« Votre main, madame Bridget !... Votre main, Jean !... Ne vous souvenez plus de ce que ces malheureux vous ont jeté d'outrages !... Ils reconnaîtront que vous êtes au-dessus de ces opprobres !... Ils vous demanderont un jour de leur pardonner... »

— Jamais ! s'écria Jean en se dirigeant vers l'embarcation, prête à quitter la rive.

— Où allez-vous ? lui demanda Clary.

— Là où nous ne risquerons plus d'être en butte aux insultes des hommes !

— Madame Bridget dit alors la jeune fille d'une voix qui fut entendue de tous, je vous respecte comme une mère ! Il y a quelques instants, croyant que votre fils n'était plus, je jurais de rester fidèle à la mémoire de celui auquel j'aurais voulu vouer ma vie !... Jean, je vous aime !... Voulez-vous de moi ?... »

Jean, pâle d'émotion, faillit tomber aux pieds de cette noble fille.

« Clary, dit-il, vous venez de me donner la seule joie que j'aie ressentie depuis que je traîne cette existence maudite ! Mais, vous l'avez vu, rien n'a pu diminuer l'horreur que notre nom inspire, et cette horreur, je ne vous la ferai jamais partager ! »

— Non ! ajouta Bridget, Clary de Vaudreuil ne peut devenir la femme d'un Morgaz !

— Viens, ma mère, dit Jean, viens ! »

Et, entraînant Bridget, il la déposa dans l'embarcation qui s'éloigna, tandis que le nom du traître retentissait au milieu de clameurs.

\* \*

Le lendemain, au fond d'une hutte isolée, en dehors du village de Schlosser, où il avait transporté sa mère, Jean, agenouillé près d'elle, recevait ses dernières paroles.

Personne ne savait que cette hutte renfermait la femme et le fils de Simon Morgaz. D'ailleurs, ce ne serait pas pour longtemps. Bridget se mourait. Dans quelques heures allait finir cette existence où s'étaient accumulées toutes les souffrances, toutes les misères, qui peuvent accabler une créature humaine.

Lorsque sa mère ne serait plus, quand il lui aurait fermé les yeux, lorsqu'il aurait vu la terre recouvrir son misérable corps, Jean était résolu à fuir ce pays qui le repoussait. Il disparaîtrait, on entendrait plus parler de lui,—pas même après que la mort serait venue le délivrer à son tour.

Mais les dernières recommandations de sa mère allaient le faire revenir sur ce projet d'abandonner cette tâche qu'il s'était donnée de réparer le crime de son père.

Et voici ce que lui dit Bridget, d'une voix dans laquelle passa son dernier souffle :

« Mon fils, ton frère est mort, et moi, je vais mourir, après avoir bien souffert ! Je ne me plains pas ! Dieu est juste ! C'était l'expiation ! Jean, pour qu'elle soit complète, il faut que tu oublies l'outrage ! Il faut que tu reprennes ton œuvre ! Tu n'as pas le droit de désertir !... Le devoir, mon Jean, c'est de te sacrifier pour ton pays jusqu'à ce que tu tombes... »

L'âme de Bridget s'était exhalée avec ces mots. Jean embrassa la morte et ferma ces pauvres yeux qui avaient tant pleuré.

## XII.—DERNIERS JOURS

La situation des patriotes à l'île Navy était alors extrêmement critique et ne pouvait se prolonger. Ce ne devait plus être qu'une question de jours—d'heures peut-être.

En effet, si le colonel Mac Nab hésitait à tenter le passage du Niagara, il allait rendre intenable le camp des assiégés. Une batterie, installée sur la berge de Chippewa, venait d'être achevée, et les bonnets bleus seraient dans l'impossibilité de lui répondre, puisqu'ils ne possédaient pas une seule bouche à feu. Quelques centaines de fusils—les seules armes dont ils pussent faire usage à distance, pour empêcher un débarquement—seraient impuissantes contre l'artillerie des royaux.

Si les Américains s'intéressaient au succès de l'insurrection franco-canadienne, il était fort regrettable que, dans un intérêt politique, le gouvernement des Etats-Unis, eût voulu garder la plus stricte neutralité depuis les débuts de la lutte. Lui seul aurait pu fournir les canons qui manquaient aux réformistes ; mais c'eût été de provoquer les récriminations de l'Angleterre, à une époque où le moindre incident risquait d'amener une rupture, ainsi que cela se produisit quelques mois plus tard. Les moyens défensifs de l'île Navy étaient par suite extrêmement limités. Même les munitions et les vivres pouvaient lui faire défaut, bien qu'elle fût ravitaillée—autant que les ressources du pays le permettaient—par Schlosser, Buffalo et Niagara-Falls. De là, un incessant va-et-vient d'embarcations, petites ou grandes, à travers le bras droit de la rivière. Aussi le colonel Mac Nab avait alors disposé quelques pièces au-dessus et au-dessous de Chippewa, afin de les prendre d'écharpe en amont comme en aval de l'île.

On le sait, l'une de ces embarcations, le petit bateau à vapeur *Caroline*, établissait une communication rapide entre le camp et la rive de Schlosser. Il était surtout affecté au transport des curieux, qui se hâtaient de rendre visite aux défenseurs de l'île Navy.

En de telles conditions, il fallait aux chefs de cette poignée d'hommes une énergie vraiment extraordinaire pour ne point abandonner la lutte. Malheureusement, le nombre des combattants diminuait de jour en jour, et des groupes découragés se faisaient conduire à Schlosser pour ne plus revenir.

Depuis la scène lamentable, terminée par le départ de Jean et à laquelle il avait assisté, M. de Vaudreuil n'était plus sorti de sa maison. C'est à peine s'il pouvait se soutenir. Sa fille ne le quittait pas d'un instant. Il leur semblait, à tous deux qu'ils avaient été, pour ainsi dire, souillés par cette boue d'outrages jetée à la face de Bridget et de son fils. Personne plus qu'eux n'avait souffert des insultes dont leurs compagnons accablaient cette misérable famille, courbée sous l'opprobre d'un nom qu'elle avait renié ! Et pourtant, lorsqu'ils songeaient au crime de Simon Morgaz, à ces héroïques victimes que les agissements du traître avaient envoyées à l'échafaud, tous deux courbaient la tête sous le poids d'une fatalité contre laquelle nulle justice ne pouvait prévaloir.

Dans cette maison, d'ailleurs, où se réunissaient chaque jour les amis de M. de Vaudreuil, aucun d'eux ne faisait jamais allusion à ce qui s'était passé. Vincent Hodge, par une discrétion digne de son caractère, se tenait sur une extrême réserve, ne voulant rien laisser paraître de ce qui aurait pu ressembler à un blâme pour les sentiments manifestés par Clary. Est-ce qu'elle n'avait pas eu raison, cette vaillante jeune fille, de protester contre ces préjugés odieux, qui étendent jusqu'aux innocents la responsabilité des coupables, qui veulent qu'un héritage de honte se transmette des pères aux enfants, comme la ressemblance physique ou morale !

(A suivre)



FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 12 JUILLET 1890

## LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

—Monsieur, dit elle avec une douceur mêlée de fierté, mon frère ignorait tout à l'heure que vous fussiez déjà renseigné sur l'épisode malheureux de cette nuit. Il venait vous en instruire lui-même, dans toute l'innocence de sa conduite. Voilà pourquoi nous sommes ici. Mon frère n'a pas commis l'acte qu'on lui reproche. J'en suis sûre, bien que, malheureusement comme lui, je ne puisse pas le prouver. Mais je n'ai pas besoin de preuves pour croire en Jacques. Ne suis-je pas sa sœur et sa mère ? Est-ce que je ne connais pas sa probité, la haute loyauté de son âme droite ! Sa loyauté, je puis en répondre, monsieur de Cheverny, elle est mienne, puisqu'elle est un peu mon œuvre. Et lorsque cette loyauté est attaquée j'en souffre aussi. Ne soyez donc pas surpris, monsieur, si je ne tiens pas compte de vos bonnes paroles. Je veux partager le déshonneur de mon frère, tant que nous ne vous aurons pas prouvé que ce déshonneur n'existe pas ! Nous nous retirons, et je ne perdrai jamais, pour ma part, le souvenir de la bonté et de l'affection que vous m'avez montrées.

Et comme Jacques, frappé de paralysie, restait sans bouger, un lourd fardeau sur le crâne, un voile sur les yeux :

—Viens, Jacques. Et patiente, mon enfant.

Ils sortirent sans bruit, comme s'ils avaient voulu qu'on ne remarquât point leur départ. Au salon, tout le monde se taisait. Cette scène dans sa sobriété était si cruelle, qu'ils en restaient saisis, avec un sentiment de malaise, comme venant d'une injustice commise.

—Le pauvre garçon ! Etre ainsi chassé ! murmura Bernard.

—J'en suis le premier désespéré, désespéré plus que toi, car je l'aimais beaucoup, ce sous officier, non pas tant seulement à cause du service qu'il m'avait rendu, que pour les hautes qualités d'intelligence et de noblesse de cœur que je m'étais plu à reconnaître en lui. Intelligence et noblesse de cœur, tout cela a sombré devant un tapis vert. Pouvais-je agir autrement que je ne l'ai fait ? Marguerite, mon fils, toi qui demain sera soldat comme Jacques, et toi, ma Bernerette, si indulgente mais si juste, je vous fais tous trois, pour un instant, mes juges. Que devais-je faire ?

Ils ne répondirent ni l'un ni l'autre. Tous trois ils continuaient d'aimer Jacques et de croire en lui. La certitude de son innocence ne venait pas de leur esprit, mais de leur cœur. Elle ne se raisonnait pas, cette certitude, mais ils étaient quand même obligés de reconnaître que le colonel n'avait fait que son devoir. Et ce n'était pas là leur moindre tristesse. Cette scène jeta une ombre sur la soirée de fête qui s'annonçait si cordiale

\* \*

Ainsi que Marguerite l'avait promis à Pierre Gironde, elle avait renoué des relations plus suivies avec son frère Antoine de Pontalès. Antoine était invité pour ce soir-là et Pierre l'accompagnait. Ce n'était pas sans une certaine terreur que Mme de Cheverny introduisait ainsi auprès de son mari cet enfant, qui eût été la cause d'une séparation éternelle, sans doute, si Georges en avait soupçonné l'existence.

Mais Marguerite était faible. Nous l'avons ainsi dépeinte dès les premiers chapitres de notre récit. En outre, elle s'était dit que refuser à Gironde cette satisfaction, ce bonheur qu'il sollici-

tait, cela était bien cruel après ce qu'il avait souffert. Elle avait cédé. Résister eût montré le peu de cas qu'elle faisait de l'abandonné. Et elle, qui se sentait non pas coupable de l'abandon, mais coupable d'avoir caché son premier mariage, elle ne voulait pas que Gironde s'imaginât qu'il était un embarras dans sa vie. Elle comprenait toutefois que son imprudence était grande, elle était inquiète et troublée et elle fuyait la présence de son mari, évitant de rencontrer son regard.

Deux affections, également fortes, deux sentiments d'une égale vivacité se combattaient dans son âme : la reconnaissance qu'elle avait pour son mari dont jamais ne s'était démenti l'amour ; et ce qu'elle éprouvait, mal défini encore, pour ce jeune homme inconnu jeté tout à coup dans son existence, et qui lui devait la vie. La mère, d'un côté, depuis plus de vingt ans privée de son fils, et d'un autre côté l'épouse, affectueuse et tendre, qui avait oublié sa première union pour ne plus se souvenir que de l'homme qui lui avait fait la vie si belle et si heureuse, en lui donnant tous les jours des preuves de son dévouement. Telle était la lutte qui se livrait dans son âme et qui la troublait si profondément.

Gironde entra, suivant Antoine de Pontalès. Les présentations furent faites et Mme de Cheverny, en voyant Gironde près de son fils Bernard, près de sa fille Bernerette, sentit tout à coup comme une vague crainte monter en elle. Il lui semblait que c'était un ennemi qu'elle venait d'introduire là, soudain, au milieu de sa maison paisible et que la tranquillité de ses enfants était menacée. Et au moment où Gironde saluait profondément Bernerette, elle surprit le regard charmé que l'enfant laissait tomber sur Gironde. Marguerite tressaillit. Elle était femme. Gironde avait une beauté douce et enveloppante, une de ces beautés qu'aime beaucoup de femmes. Et une réflexion tomba sur le cœur de la pauvre mère, foudroyante et mortelle :

—Si Bernerette allait aimer ce jeune homme.

Alors, d'un mouvement instinctif, où passait toute sa maternité tremblante, elle attira Bernerette à elle, comme pour la protéger et l'embrassa. Les invités étaient assez nombreux. Après le dîner, toutes les fenêtres des salons de l'hôtel furent ouvertes. Dans un des salons, un orchestre avait été placé, de façon que l'on pût danser aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le souvenir de Jacques empêchait la gaieté chez le colonel, aussi bien que chez Marguerite et ses enfants. Certes, ils étaient obligés de faire contre fortune bon cœur. Les visages étaient souriants à ceux qui arrivaient, mais tous les quatre, ils n'en gardaient pas moins un pli au front.

Gironde parcourait les jardins en s'écartant des autres. Il n'essayait même pas de se rencontrer avec Marguerite, et Mme de Cheverny, l'apercevant de loin, échangeant avec lui un regard rapide, lui savait gré de sa prudence et de sa discrétion.

—Il fait bien d'agir ainsi, se disait elle. Je ne regretterai pas, du moins, de l'avoir amené auprès de moi.

Dans le cœur du jeune homme, et malgré tout, ce cœur n'était pas gangréné, naissait une pitié pour cette femme qu'il trompait ainsi, avec Patoche, si misérablement. Elle paraissait si craintive et si douce qu'il avait honte de son hypocrisie. Une rage lui montait qui lui faisait serrer les poings et rougissait le blanc de ses yeux. Et il se répétait, en se débattant dans son impuissance :

—Pourquoi faut-il que cet homme m'ait retrouvé ?

C'était une lente affection qui se frayait ainsi un chemin vers son âme, un chemin qui lui montraient le remords et la pitié. Il avait prévenu Patoche. Qu'arrivera-t-il si je me mets à aimer comme une mère Mme de Cheverny ? Patoche avait haussé les épaules. Et cependant cela arriverait peut-être !

A travers les massifs et sous les arbres du beau jardin de la rue Gironde se promenait. Et deux fois déjà, depuis qu'il avait mis le pied dans cet hôtel, deux fois il se retrouvait en présence de Bernerette. Tout à l'heure au salon, il s'était retiré aussitôt la présentation faite par Antoine de Pon-

talès, mais il n'y avait pas cinq minutes qu'il se promenait dans le jardin qu'il voyait arriver vers lui, dans la même allée, Bernerette avec son frère.

Géné, Gironde voulut rebrousser chemin. Mais il était trop tard. Il passa auprès d'eux. Bernerette, sans peut-être se rendre compte de ce qu'elle faisait, s'arrêta instinctivement au bras de son frère, quand passa Gironde. Ses yeux s'étaient portés sur le jeune homme. Elle avait rougi, puis elle était devenue pâle, plus pâle qu'elle ne l'était d'habitude. Ses longues paupières s'étaient abaissées sur ses yeux meurtris de malade et de poitrine et la pointe de sa langue rose rafraîchit ses lèvres qu'une émotion intime venait de sécher tout à coup. Chez ces pauvres êtres souffreteux, les impressions vibrent sur les nerfs affaiblies et surexcités.

Certes Gironde comprit qu'il lui plaisait. Dans sa naïveté, l'enfant n'avait même pas songé à dissimuler. Bernerette avait une de ces beautés languissantes de fleur qu'un souffle trop fort renverse, qu'un peu de froid ternit, qu'un soleil trop grand fane. Ses yeux étaient si profonds et dans ses yeux se lisait tant de douceur qu'il n'était pas possible de passer indifférent devant elle. Bernerette, de son côté, avait pensé à Gironde. Soudain, devant Gironde, elle sentit une émotion à la fois charmante et pénible, dont elle était heureuse et malheureuse. Cette émotion se répercuta sur elle par une sorte de frisson, car Bernard, inquiet, serrant doucement la main de l'enfant qui reposait sur son bras :

—Tu frissonnes, Bernerette, tu as froid ?

—Mais non.

—Bien vrai ? tu ne veux pas que nous restions ?

—Non. La soirée est superbe et je trouve qu'il fait très chaud.

—Tu te sens bien ?

Elle s'appuya tendrement sur le bras de Bernard, et dit :

—Oh ! oui mon Bernard, je suis bien, je suis heureuse !

Il y avait dans sa voix une tendresse si chaude, qu'il la regarda surpris. Ses yeux brillaient, ses joues étaient animées.

—Tu aimes les fêtes, tu aimes les bals, petite mondaine ? dit-il en riaut et en pressant contre son cœur le bras de l'enfant.

—Oh ! non, le monde, les bals, les fêtes, tout cela me laisse indifférente.

—Cependant tu as l'air plus gaie, plus heureuse, depuis quelques minutes ? On dirait que tu as oublié l'aventure de notre pauvre Jacques...

Jacques ? Elle n'y pensait plus, en effet. L'amour est égoïste.

—Je ne sais pas pourquoi, dit-elle, mais aujourd'hui plus que les autres jours, je suis contente de vivre. Est-ce que tu n'as pas remarqué parfois, toi, grand frère, qu'il y a certains jours où le cœur se dilate et où l'on est tenté d'aimer tout le monde ?

Il se pencha à son oreille, et très bas, en souriant :

—Mademoiselle, j'ignore si vous êtes aujourd'hui dans un de ces jours-là, mais voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

—Je vous le permets, monsieur, dit-elle cérémonieuse, l'imitant.

—Ne seriez-vous pas plutôt dans un de ces jours, où l'on s'aperçoit que l'on aime, non pas tout le monde, mais quelqu'un ?

Elle rougit. Son cœur bondissait. Elle fut obligée de s'arrêter.

—Oh ! Bernard, dit-elle avec reproche.

—Eh ! mais, chérie, où serait le mal ?

—Je t'en prie n'insiste pas.

—Je t'ai fait de la peine ?

Mais son émotion, déjà, était passée. Elle se mit à rire.

—Non, dit-elle.

Et devant ses yeux repassait, à cet instant, la figure brune et douce, aux yeux noirs brillants, régulière et fine, de Pierre Gironde. Un quart d'heure après, elle se retrouvait devant lui. Cette fois elle était seule ; mais justement parce qu'elle était seule, elle passa devant Gironde les yeux baissés. Soudain, elle tressaillit. Autour d'eux allant et venant, des invités, hommes et femmes,

Elle voit Gironde qui respectueusement, s'avance vers elle.

—Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder une prochaine valse ?

—Oui, monsieur, dit-elle faiblement.

En tirant un petit carnet d'ivoire en forme d'éventail, elle consulte la liste des danses sollicitées déjà accordées.

—La troisième, monsieur, dit-elle.

Ils se saluent. Elle disparaît en tremblant. C'est bien naturel ce qu'elle vient de faire là et cependant il lui semble qu'elle a commis une faute. Elle est inquiète et elle a le cœur gros. Le bal a commencé. La musique vient, mystérieuse, sortant du salon qui l'assourdit, mourir au milieu des beaux arbres, dans la verdure et dans les fleurs. Lorsqu'il entend le prélude de la troisième valse, celle qui lui a été promise par Bernerette, il va chercher la jeune fille. Et les voici, tous deux au milieu des couples qui glissent. Et il est délicieusement ému en sentant cette petite main d'enfant dans sa main gantée.

Bernerette est heureuse et jamais elle n'a été mieux portante. Il l'entraîne doucement ; il la fait valser presque avec prudence ; il ne veut pas la fatiguer cette enfant ; mais voilà que soudain il la sent qui chancelle dans ses bras. Elle s'abandonne, elle va tomber, il la retient. Elle a pâli ; ses yeux se sont enfoncés dans l'orbite, estompés d'une large meurtrissure jaune. Tout à l'heure elle était rose, maintenant, il n'y a plus sur les pommettes que deux taches rouges sanguinolentes. Elle ferme les yeux.

—Mademoiselle, dit-il effrayé, qu'avez-vous donc ? Un étourdissement ?

Ils sont dans un petit salon désert, encombré de plantes vertes. Il la conduit jusqu'à un fauteuil ou plutôt il la porte. Elle y tombe et y reste presque anéantie, affaissée, la tête sur la poitrine.

—Mademoiselle, je n'ose vous quitter et cependant je devrais appeler votre frère, votre mère.

Elle fait signe que non. Elle porte son mouchoir à ses lèvres et l'y tient quelques instants. Elle a comme une sorte de hoquet rauque, une toux nerveuse, et Pierre Gironde voit le mouchoir légèrement teinté de sang.

—Ce n'est rien, dit-elle, pardonnez-moi.

Elle se lève. Elle est bien faible et s'appuie fortement sur le bras de son cavalier. Enfin elle se remet.

—Je ne devrais pas danser, dit-elle, on me l'a toujours défendu, mais je n'obéis jamais. Cela me fatigue.

Et avec un sourire d'une tristesse infinie :

—Je ne suis pas forte . . .

Gironde sentait s'augmenter sa pitié pour cette enfant. Elle le regardait avec timidité, avec crainte. Elle avait l'air d'être honteuse d'avoir ainsi montré sa faiblesse et on eût dit qu'elle voulait se la faire pardonner.

—Reconduisez-moi près de ma mère, monsieur, dit-elle ; mais surtout ne lui dites pas que j'ai été malade. Elle s'en effrayerait. Je le lui cache le plus que je peux. Et puis, vous le voyez, c'est tout à fait fini, maintenant. Est-ce que je suis encore un peu pâle ?

Elle l'entraîna devant une glace et s'y considéra de très près.

—Guère plus que d'habitude, murmura-t-elle.

Il la laissa, ainsi qu'elle le désirait, auprès de Marguerite. En les voyant ensemble, Mme de Cheverny eut de nouveau ce serrement de cœur qui, une fois déjà l'avait avertie d'une prochaine tristesse. Qu'advierait-il donc si cette enfant devenait amoureuse de ce jeune homme ? Cette enfant qui était sa fille ? Ce jeune homme qui était son fils ? Non, il fallait empêcher cela, à tout prix ! Bernerette regardait Gironde qui s'éloignait et se perdait dans la foule. Son cœur se gonfla et un vague sourire de bonheur erra sur ses lèvres. Marguerite voyait tout cela, comprenait tout cela. Elle souffrait cruellement.

—A quoi penses-tu, chérie ?

—Je suis heureuse, mère.

—Heureuse de quoi ?

—Je ne sais. C'est sans doute une disposition d'esprit.

—Tu n'es pas souffrante, pas fatiguée, ce soir ?

—Pas du tout, mère, mentit-elle.

—Tu n'as pas trop dansé ? tu es prudente ?

—Trois valses, mère, depuis le commencement du bal, la dernière avec M. Gironde. Il danse très bien, M. Gironde. Est-ce qu'il y a longtemps que tu le connais ? Comment se fait-il qu'il vienne ici pour la première fois ?

Les questions se pressaient sur ses lèvres. Elle avait hâte de parler de lui et habituée à confier à sa mère les moindres impressions de son esprit, les moindres émotions de son cœur, elle laissait deviner sa préoccupation, déjà, alors qu'elle-même ne se rendait pas compte de l'état de son âme. Et Marguerite se disait, épouvantée :

—Elle l'aime ! Que faire ?

Gironde était sorti des salons. Dans les jardins la foule était moins nombreuse et il recherchait cette quasi-solitude. Il s'assit sur un banc adossé à une charmille, devant un parterre de roses et de belles de nuit et là il rêva. Était-ce bien de l'amour ce qu'il ressentait ? Le souvenir d' Aimée Gironde, la petite ouvrière pour laquelle il avait fracturé le tiroir de Patoche, ce souvenir s'était peu à peu effacé et son cœur était prêt à recevoir une impression nouvelle. Il était tout attendri en pensant à Bernerette.

—La pauvre enfant, murmurait-il, la pauvre enfant ! Je ne suis, moi, qu'un misérable. Est-ce que je puis, seulement, songer à elle !

Certes, il disait vrai, mais le cœur ne heurte-t-il pas de préférences aux impossibilités ? Il avait beau vouloir chasser cette image. Elle revenait vers lui sans cesse, avec obstination. Il se leva et rentra dans les salons pour revoir Bernerette. Il subissait le châtement de sa faute d'un jour. Pourquoi, en une minute de folie, avait-il oublié toute probité, tout honneur. Il avait volé ! Certes, celui qu'il avait volé était un misérable lui-même ! Peu importe ! si Patoche n'avait pas pardonné, rien n'aurait pu empêcher Gironde de passer en cour d'assises et c'était le baigne qui eût puni l'effraction, le baigne ! De là venait tout le mal. Maintenant Patoche le dominait. Il était son esclave !

Quelle vie, pourtant, s'il était resté honnête ! Il avait le pied à l'étrier, maintenant. Si le passé funeste et criminel ne s'était dressé devant lui, il pourrait se laisser aller à cet amour si chaste qu'il venait de deviner ! Au lieu de s'introduire dans cette noble famille des Cheverny comme un fourbe, il y serait entré comme un ami et peut-être y eût-il eu, quelque jour, entre Marguerite et lui, des liens plus doux que ceux de l'amitié. Alors il n'aurait plus rougi en entendant la pauvre femme l'appeler son fils, car son fils, il l'eût été bien véritablement.

Il secoua la tête. A quoi bon penser à cela, puisque rien de tout cela n'était réalisable. Il était trop tard, maintenant. Un torrent l'emportait vers un inconnu terrible. Au bout de cet inconnu sûrement l'attendait une catastrophe. Laquelle ? il l'ignorait. Il ne la craignait pas, du reste. Il était un peu fataliste. Mais en son âme grondait une haine vivace contre Patoche, l'homme duquel il dépendait. Haine impuissante, car il avait beau y penser, aucun moyen ne s'offrait à lui de se venger, de recouvrer sa liberté.

Patoche, en cette nuit de fête, veillait. On va le voir. Vers dix heures, au moment où Mme de Cheverny se trouvait un instant seule, un valet s'approcha d'elle et lui présenta respectueusement une lettre.

—C'est pressé, dit-il, l'homme qui l'a apportée insiste pour recevoir la réponse. J'ai allégué qu'il y avait réception à l'hôtel. Rien n'y a fait. L'homme attend chez le concierge.

—C'est bien, dit Marguerite.

—Dois-je rester ?

—Non je vous appellerai.

Machinalement elle regardait l'enveloppe. L'écriture lui était inconnue. Elle courut à la signature. La lettre était signée :

« Patoche. »

Elle eut un frisson glacé qui la parcourut de la tête aux pieds. Et ce fut en tremblant quelle lut : La lettre disait :

« Madame, je suis navré d'avoir recours à vous de nouveau. J'étais si malheureux, que les cinquante mille francs que je tenais de votre générosité ont été employés à payer des dettes. Il le fallait, ma-

dame, l'honneur le commandait. Je vous avais dit que j'allais avec cette somme remonter ma maison et la lancer sur de nouvelles bases avec des correspondants actifs dans toutes les villes. Entre mon honneur et cette combinaison, pouvais-je hésiter ? Les cinquante mille francs se sont littéralement fondus entre les mains des créanciers. Alors, madame, j'ai pensé à vous. Je me suis dit que vous ne me refuseriez pas, que vous n'oublieriez jamais que je suis votre ami dévoué, confident du mystérieux secret de votre premier mariage. Je me suis dit que je pouvais compter sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Je me suis dit, enfin, que dans le fond de votre cœur vous devriez me garder une reconnaissance éternelle. N'est-ce pas moi qui vous ai retrouvé ce fils perdu depuis plus de vingt ans ? N'est-ce pas grâce à moi que vous le pressez peut-être en ce moment contre votre noble cœur ? Sans moi, qui vous eût révélé l'existence de Pierre Gironde ? Certes, je sens que j'ai en vous, comme en lui, deux amis dévoués. En lui vous avez retrouvé un enfant que vous pleuriez. En vous, il a retrouvé une mère qu'il adorait, sans la connaître, depuis son plus jeune âge. Vous êtes riche, madame, et je suis pauvre. Cent mille francs ne vous appauvriront pas et m'enrichiront. J'irai les chercher dans huit jours. C'est entendu ? Je suis madame votre très humble et dévoué serviteur. »

Elle la sentait, à présent, très lourde et lui coupant les chairs, la chaîne qui la rivait à Patoche. Cet homme était un misérable. Et elle était entre ses mains. Cent mille francs ! quelle folie ! où trouverait-elle pareille somme ? La demander à son mari ? Il s'informerait. Il voudrait savoir. Ou bien il surveillerait sa femme et parviendrait à surprendre le secret qu'elle lui cachait, ou bien elle lui avouerait tout ! Quelle alternative ! Était-ce possible ? pouvait-elle s'y résoudre ? Cent mille francs !

Et elle relisait la lettre, croyant s'être trompée, avoir mal lu. Mais non, le chiffre paraissait se détacher de ce papier en flamboyantes lettres. C'était cela, elle avait bien lu. Assise, justement, dans le même fauteuil où tout à l'heure Gironde avait conduit Bernerette chancelante, Marguerite sentait, comme sa fille, une faiblesse lui venir, la vie l'abandonner. Elle roulait dans un grand vide où la poussait la rude et impitoyable main de Patoche. Et il lui semblait qu'en bas de ce vide plein d'insondables et terribles ténèbres, elle entendait la voix de son mari qui disait :

—Viens à moi, parjure, viens, toi qui n'as pas eu de foi, qui m'a trompé dès le premier jour, viens, toi qui a osé, au jour de ton mariage, vêtir la blanche et immaculée robe des enfants et te couvrir la tête de la couronne virginale, viens recevoir le châtement de ton impudeur, toi qui t'es jouée de l'amour le plus pur et le plus profond, toi dont la vie entière n'a été qu'un mensonge. Viens, je t'attends.

Et elle roulait dans ce grand vide, bousculée de nuage en nuage. Elle avait les mains moites. Une grosse sueur couvrait son front. Une chaleur insupportable partait de ses talons, glissait sur l'épine dorsale, montait à la nuque, lui envahissait le cerveau, le front, le visage et quand même la sueur était froide et elle tremblait de froid. Elle se renversa sur le dos de son fauteuil. Et dans l'évanouissement qui la surprenait, elle entendait toujours la voix triste et irritée de Cheverny, disant, très loin, surnaturelle :

—Qu'as-tu à me reprocher ? Ne t'ai-je pas aimée ? Pourquoi m'as-tu indignement trompé ?

Elle perdit connaissance. Bernard la cherchait depuis quelques minutes. Tout à coup il entra dans le petit salon encombré de plantes vertes et pareil à une serre. Là, dans ce milieu frais et reposant, sa mère gît inanimée. On dirait que tout le sang s'est retiré de ses veines.

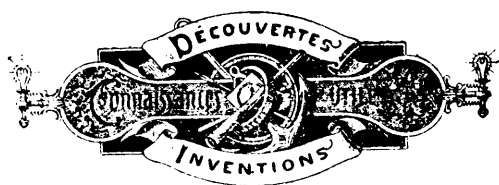
—Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il.

Et il se précipite vers elle, tombe à ses genoux, la contemple de très près.

—Mais elle est évanouie ? mon Dieu ! que s'est-il passé ?

Il l'embrasse. Il l'appelle doucement :

—Mère ! mère chérie !



Un officier de marine allemand a inventé un procédé qui permet au capitaine d'un bâtiment d'agir, en cas de besoin, lui-même et instantanément sur le gouvernail du navire.

Le capitaine est, à cet effet, muni d'un appareil très simple, très léger, qu'il peut toujours porter sur lui et qui lui permet d'agir sur le gouvernail d'un point quelconque du pont du navire sans perdre une seconde.

Le procédé est fondé sur le transport de la force par l'électricité.

On attache une énorme importance à cette invention qui pourrait empêcher bien des accidents et, surtout dans un combat, permettrait d'éviter tous les malentendus dans les ordres donnés au pilote; malentendus qui, dans certains moments critiques, peuvent avoir d'incalculables conséquences.

Le cuirassé *König-Wilhelm* vient de prendre la mer pour expérimenter en grand cette invention.

\* \* \* \*

NOUVEL EMPLOI DES POMMES DE TERRE.—La pomme de terre a déjà servi à bien des usages; non seulement on la mange, on en fait de la fécule, on la distille pour en faire de l'eau-de-vie, on la durcit pour en faire de l'ivoire, etc., etc., mais encore on s'en sert pour remplacer le savon dans le lavage des étoffes. Le directeur d'une grande buanderie parisienne a mis de côté les savons, la soude et les poudres à nettoyer et il ne se sert plus que d'eau et de pommes de terre bouillies; il paraît que cela réussit parfaitement et que, sans l'aide d'aucun alcali, le coton et la laine sont admirablement blanchis dans son établissement. Certes, Parmentier ne se doutait guère, quand il introduisit en Europe le tubercule américain qu'il destinait à l'estomac des gourmets, que son fameux légume servirait en fin de compte à laver les nappes et les serviettes après avoir paru dans le repas.

\* \* \* \*

CARTOUCHES POUR SIGNALER L'ÉCHAUFFEMENT DES ARBRES.—M. Christian Agerskov, de Copenhague, a fait breveter un procédé pour signaler l'échauffement des arbres tournant à grande vitesse. Une cartouche métallique est ajustée sur chaque palier; elle est remplie en partie d'une matière explosive, surmontée d'une couche d'un fulminate composé de chlorate de potasse et de sucre. La détonation est provoquée, quand l'arbre s'échauffe au-delà d'une température déterminée, par la fusion d'un godet en cire ou paraffine renfermant un peu d'acide sulfurique qui, jeté sur le fulminate, détermine l'explosion.

Si l'on emploie ce procédé dans des circonstances où il soit à craindre que la détonation ne suffise à appeler l'attention, on peut fermer la cartouche par un bouchon qui, en sautant, ferait jouer un déclenchement, un contact et, à la suite, un signal.

\* \* \* \*

MOYEN DE REPÊCHER UNE PIÈCE D'ARGENT AU FOND D'UNE ASSIETTE PLEINE D'EAU SANS Y TREMPER LES DOIGTS.—Pariez avec qui vous voudrez, que vous retirerez avec la main une pièce d'argent du fond d'une assiette pleine d'eau, sans que vos doigts soient mouillés. Tout le monde acceptera votre pari, que vous gagnerez facilement. La pièce préparée au fond de l'assiette remplie d'eau, vous agirez ainsi: vous prendrez un verre, pouvant contenir un peu plus d'eau qu'il n'y en a dans l'assiette, et vous ferez brûler un morceau de papier dans ce verre. Aussitôt le papier consumé, renverser le verre, plein de fumée dans l'assiette, à côté de la pièce à repêcher.

La pression de l'air s'exerçant seulement au dehors, fera monter dans le verre toute l'eau contenue dans l'assiette, et votre pièce restera échouée

sur un bas-fond, où vous pourrez la prendre sans vous mouiller les doigts.

\* \* \* \*

INDICATIONS FOURNIES SUR LA TEMPÉRATURE DES EAUX DE LA MER PAR LES CABLES SOUS-MARINS.—Quelle est la température des gouffres liquides de la mer? La question n'est pas sans intérêt, car il y a lieu de supposer que ces grands réservoirs d'eau constituent une sorte de régulateur de la température à la surface du globe terrestre. Les câbles sous-marins, savamment étudiés, viennent de nous fournir une réponse sur ce point spécial, et voici comment.

La résistance électrique, exprimée en ohms, du conducteur en cuivre d'un câble étant exactement connue à une température des eaux de cette mer, à partir des profondeurs de 100 brasses, est uniformément de 12° 8.

La mer est bien, comme conclusion, un vaste régulateur thermique à température constante suivant les latitudes et cela peut nous rassurer, pour un temps, contre les accidents funestes d'un refroidissement brusque et général qui nous ont été parfois prédits. Nous ne touchons pas encore à l'époque glaciaire! il y a trop de calories emmagasinées dans les profondeurs des océans.

## NOTES HISTORIQUES

La rue AYLNER porte le nom de lord Aylmer, dont il est question dans l'histoire du Canada.

Le jardin VIGER fut donné à la ville par l'hon. D.-B. Viger, surnommé "le Beau Viger."

En juin 1890, le R. P. Louis Drummond, remplace le R. P. Turgeon comme Recteur des JÉSUITES, à Montréal.

M. L.-O. DAVID, à la séance de la Société Royale, tenue à Ottawa le 27 mai 1890, est élu membre, en remplacement de l'hon. P.-J.-O. Chauveau, décédé.

Le 13 mai 1607, cent Anglais débarquèrent à James-Town, sur le bord de la rivière Pawhatan (James), en Virginie, et commençaient la première colonie stable que leur race ait eu sur ce continent.

Les ALGONQUINS habitaient le long de la rivière Ottawa, que les Français désignèrent longtemps sous le nom de rivière des Algonquins ou Algoumequins, selon la manière d'écrire de Champlain.

Dans les premiers temps de la colonie, on fêta le SAINT-JEAN. On en trouve la première description dans le journal des Jésuites de 1646. Après 1650, on n'en remarque pas, excepté dans certains villages portant le nom du saint.

Les IROQUOIS étaient les premiers orateurs sauvages; ils déployaient parfois assez d'esprit et de science d'argumentation pour déconcerter les Européens instruits. On les nomma Iroquois parce qu'ils terminaient leurs discours par le mot *hiro*: j'ai dit. Parmi les nations sauvages on les nommait *Toudamans* (Sulte).

La rue CADIEUX doit son nom à un notaire bien connu de 1813; PAPINEAU, à Louis-Jos. Papineau; BERTHELET, à un juge de ce nom; COURSOL, au juge de ce nom; DELISLE, à un citoyen bien connu qui, avec William Workman, a contribué pour beaucoup à l'ouverture de la division Ouest de Montréal.

Aussi loin que l'on peut remonter, c'est-à-dire au XVe siècle, les vallées du SAINT-LAURENT et de l'Ottawa étaient occupées par deux grandes races, parlant chacune sa langue propre: la race iroquoise et la race algonquine. Elles se subdivisaient en de nombreuses tribus portant des noms particuliers.

L'ancienne PRISON était vis-à-vis le Champ-de-

Mars, entre le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville. C'est là où se faisaient les exécutions. Dans la session de la Cour du Banc du Roi de septembre 1813, les personnes suivantes furent condamnées à mort: A. Vaudri, pour vol d'un bœuf; J. Montreuil, pour vol d'un cheval; P. Racicot, pour vol, et B. Clément, un garçon de 13½ ans, pour vol d'une vache.

M. NAP. AUBIN, consul général de Suisse au Canada, est mort le 12 juin 1890, à Montréal. Il était né à Chesne, près Genève (Suisse), et après avoir fait ses études à Bernes, il vint au Canada en 1836. En 1837, il écrivit dans plusieurs journaux. Il était l'inventeur d'un gazomètre et d'un conteur pour l'eau. Il a occupé la charge d'inspecteur du gaz jusqu'à il y a deux ans, où il fut mis à la retraite. Il avait été nommé sous l'administration Mackenzie. M. Aubin a été rédacteur du *National*, publié par l'hon. M. Laframboise.

LA SAINT-JEAN.—L'habitude d'allumer de grands feux dans la campagne, la veille de la St-Jean, est très répandue; on la retrouve principalement dans les pays où vécurent des races celtiques. L'Écosse, l'Irlande, la Bretagne, le Midi de la France ont conservé ces traditions plus fidèlement que les autres parties de l'Europe. Le 23 juin, sur toutes les cimes des côtes des Pyrénées, se font, la journée durant, les préparatifs de la fête. Les jeunes garçons s'en vont de maison en maison quêter des bourrées de menu bois, des fagots, et pas un habitant ne refuse. A la chute de la nuit, sur les collines, les mamelons, les pics, partout des feux éclatent. Des mêlées d'ombres noires bondissent autour du fantastique foyer. C'est un rire et un cri d'un bout à l'autre du pays. Jeunes gens, jeunes filles se prennent par la main et commencent une ronde folle. Les paysans passent à travers le bûcher, présentent à la flamme les enfants malades, les fruits de la terre. Il est évident que par cette communion mystique avec le feu, ils veulent se mettre, comme leurs ancêtres, en rapport avec le principe même de la vie, le soleil.

## NOUVELLES A LA MAIN

Le magistrat interroge un témoin:

—Quel âge avez-vous, madame?

—J'ai vu vingt-sept printemps.

—Hum!... Et combien d'années avez-vous été aveugle?...

\* \*

Un monsieur s'arrête pour acheter des fleurs.  
—Peuh! fait-il, aucune odeur. Vos fleurs n'ont pas de parfum aujourd'hui.

—Adélaïde! crie la marchande à sa fille, j'parie que t'as oublié d'arroser avec le lubin!

\* \*

Pensées d'un buveur célèbre:

—Quand mon verre est plein, je le vide; quand il est vide, je le plains!

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un buveur marche de travers.

La vigne elle-même festonne le long des murailles.

\* \*

Dans les farces qu'il faisait, Maurice n'était pas toujours heureux. Il se présenta à la barrière pour entrer à Paris, et dit au commis:

—Je passe du vin sur moi, faites-moi donc payer.

—Non, monsieur, répondit le commis, le vin en cruche ne paye pas.

\* \*

Au bal, un jeune homme, au moment d'entrer dans la vie, prend conseil d'un vieux viveur.

—De quoi faut-il parler à ma danseuse?

—De sa beauté.

—Mais si elle n'est pas belle?

—De la laideur des autres!

**Avis aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

**UNE BONNE FORTUNE**

Mme W. Keller, de cette ville, a eu la bonne fortune d'apprendre le 19 avril dernier quelle venait de gagner, avec le billet No 21,303, le vingtième du gros lot de \$300,000 dans la loterie de la Louisiane. La semaine dernière elle reçut de la Compagnie un sac contenant \$15,000 en pièces d'or. Le magot a été déposé de suite à la première banque nationale. — *San Luis Obispo (Cal.) Republic*, 16 mai.

**A. HURTEAU & FRERES**

MARCHANDS DE BOIS DE CHATEAU

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et  
Dorchester. Téléphone 106  
Bassin Wellington, en face des  
Bureaux du Grand-Tronc  
Téléphone 110

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
122 rue St-Laurent.

**REMEDE SANS EGAL**

**L'huile Electrique Magicienne de BOURK**

Est un remède interne et externe, composé de racines d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grandes quantités sur la terre pour guérir toutes les maladies si nous savions seulement en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adoptés aux maladies suivantes, ainsi que leurs compositions et leurs proportions :

Maladie appelée empoisonnement des peintres, la diarrhée et la dysenterie, le mal de tête et le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les entorses, les maux de gorges, le rhumatisme, la fièvre intermittente et autres, dyptérie, coqueluche, les douleurs dans le dos et les côtes, la toux, le rhume, la pleurésie, l'érysipèle, les brûlures, les engelures, les cors, et un grand nombre d'autres maladies dont vous en aurez les preuves par l'essai d'une bouteille au prix de 25c.

Si le remède ne donne pas satisfaction, pris suivant la direction, doublez la dose et l'effet sera instantané. Il est reconnu sans égal pour la prompte guérison d'une foule de maladies passagères et des plus chroniques.

Il est reconnu sans égal pour la guérison de la grippe ou influenza. Il n'y a pas d'engagements graditaires et autres qui résistent par l'emploi de cette huile. Il peut être garanti à qui le voudra pour la prompte guérison de la dyptérie, maux de gorge les plus obstinés, diarrhée, colique et crampes.

Nous avons des mille certificats de ces guérisons que nous publierons dans quelques jours.

C'est le remède de famille, appelé plus communément.

Essayez-en une bouteille et vous vous convaincrez de la vérité.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

**ELZ. BROCHU**

Propriétaire-Fabricant

N.-D. LEVIS.

Déféz-vous des contrefaçons.



L'Unique voie ferrée donnant accès aux magnifiques Plages d'Été et aux Régions Forestières et Agricoles au Nord de Québec.

Magnifiques TERRES A BLE actuellement offertes en vente par le Gouvernement Provincial. Rails d'acier, Ponts en acier et en fer.

Trains Express direction Nord et Sud tous les jours. Taux réduits accordés aux sportsmen.

Voyez notre indicateur.

ALEX. HARDY.

Agent général du fret et des passagers.

J. G. SCOTT.

Secrétaire et Gérant.

**La Compagnie d'Assurance**

**NORTHERN OF ENGLAND.**

Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

FLEZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

Cravates job de 50c pour 25c  
Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c  
Chemises non-lavées à 75c supérieure  
Chemises sur commande \$1.50  
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

**GUIMOND**  
15 ST-LAURENT



**La Chevelure, c'est la Santé!**

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.  
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

**MAISONS RECOMMANDEES**

**QUEBEC**

**Hotel du Lion d'Or**, E.-G. BOULÉ & Cie. pr.  
105, Grande Allée, Québec

**Hôtel Albion**, L. A. & J. E. DION, Prop.  
29, rue du Palais

**Magasin du Louvre**, COTÉ & FAGUY  
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

**PENSION FRECHET**

Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'Hôtel Saint-Louis

**Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau**  
11, rue St-Joseph, St-Roch

**SOREL**

**HOTEL BRUNSWICK**, J. Fish, Prop.

**N.-D. DE LEVIS**

**ELZ. BROCHU, Photographe**

Propriétaire de l'Huile Electrique Magicienne de C. BOURK, N.-D. de Lévis, P.Q.

**STE-ANNE DE BEAUPRE**

**Post Office Hôtel : LAPOINTE & PARADIS**  
Propriétaires

**TROIS-RIVIERES**

**N. E. MORISSETTE**, 148, rue Notre-Dame  
Tapis, Mérinos à Soutanes, etc.

**HOTEL DUFRESNE**

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

**MONTREAL**

**THE BRITISH CIGAR STORE**

1574, rue Notre-Dame

**RESTAURANT VICTOR**

591, rue Lagachetière

**CHAUSSURES**

**J. D. LATOUR & CIE**, 1311, r. Ste-Catherin

**HOTEL DU CANADA**

A. C. SABOURIN, propriétaire  
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese  
MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

**HOTEL RICHELIEU**

ISIDORE DUROCHER & CIE  
MONTREAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de rouvrir; ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

**HOTEL RIENDEAU**

58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER  
Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 61, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.

Prix très modérés, cuisine française.  
J. RIENDEAU, Propriétaire.

**J. BISAILLON,**

1599, Rue Notre-Dame  
Spécialité de Parfumeries Françaises des Célebres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

**F. X. Z. GERMAIN,**

1396, Rue Sainte-Catherine  
MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN  
Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
Élévateur 4e plancher, Chambre et 4

**ANNONCE DE**

**John Murphy & Cie**

Rappelez-vous notre vente à bon marché de

**PARASOLS pour DAMES**

Avantage sans précédent

Parasols à 35c, 50c, 75c, \$1 et \$1.25, vaillant tous depuis \$1 à \$5.  
Aussi. Parasols valant \$5.50 pour \$1.25.

**Département des manteaux**

Nos colerettes et visites perlées sont en grande demande, les prix sont bas, ce qui en rend la vente facile.

Colerettes perlées, depuis \$1.25.

Visites perlées, depuis \$3.

Colerettes en Dentelles. Fichus en dentelles

Nous avons un assortiment choisi de colerettes et fichus en dentelles, toutes les dernières nouveautés.

Colerettes en dentelles, depuis \$3.75.

Fichus en dentelles, depuis \$5.

Nous étallons, sans contredit, l'assortiment le plus beau de manteaux d'été de toutes sortes, et rien de plus beaux ne peut être obtenu n'importe où ailleurs pour le même arrient.

JOHN MURPHY & CIE

Un grand assortiment de châles de couleurs en cachemire depuis 90c jusqu'à \$3.

Châles noirs en cachemire, avec franges en soie, depuis \$2.50.

Tous nos châles sont des valeurs exceptionnelles.

JOHN MURPHY & CIE

Grands avantages dans tous les départements

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

**POUR**

Tous les Maux

Hémorrhoides

Contusions

Catarrhes

Blessures

Douleurs

Brûlures

Toilette

Intime

ET LA

Grippe

**SERVEZ-**

**VOUS DE**

**POND'S EXTRACT**

Il guérit les

Engelures

Enrouements

Rhumatismes

Maux d'Yeux

Hémorrhagies

Inflammations

Maux de Gorge

Préparé seulement par la

**POND'S EXTRACT CO.**

76 Fifth Avenue New York



# Colonne Carsley

Encore une bonne occasion !

Il sera vendu, cette semaine, trois caisses d'étoffes pour robes d'été. Nuances médium, bonne qualité. Votre choix sur ces trois caisses au prix de SEPT CENTS ET DEMI la verge seulement, chez

S. CARSLY

Coton blanc et jaune  
Coton blanc et jaune

Depuis quatre cents la verge

Flanelle anglaise  
Flanelle anglaise

Vingt-huit pouces de largeur  
réduites à 7½c la verge

Etoffe crinch pour l'été 5c la verge  
Etoffe crinch pour l'été 5c la verge

Fond crème, avec raies bleues, bleu ciel, bleu marin, violettes et cardinal, ce qui convient aux robes d'été pour le bord de la mer.

Serviettes de bain 8c pièce  
Serviettes de bain 8c pièce

Une ligne spéciale de serviettes de bain, marquées à 8c seulement. Ce qui a jamais été mis en vente de meilleur à Montréal.

Essuie-mains de toile huckabach  
Essuie-mains de toile huckabach

12½c pièce

Un lot spécial d'essuie-mains huckabach acheté pour moins que le prix régulier et qu'il faut vendre à 12½c pièce.

S. CARSLY.

Parasols et ombrelles  
Parasols et ombrelles

Pour avoir les meilleurs  
Pour avoir les meilleurs

Jamais vendus à Montréal  
Jamais vendus à Montréal

Allez chez S. Carsley  
Allez chez S. Carsley

Beaux parasols de dentelle 60c.  
Beaux parasols de dentelle 60c.

Beaux parapluies noirs 45c.  
Beaux parapluies noirs 45c.

Parapluies gloria pour hommes \$1.50  
Parapluies gloria pour hommes \$1.50

Venez chez S. Carsley  
Venez chez S. Carsley

Choix de manches nature  
Choix de manches nature

Choix de manches ciselés  
Choix de manches ciselés

Choix de pommeaux d'or  
Choix de pommeaux d'or

Parapluies recouverts  
Parapluies recouverts

S. CARSLY.

## FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOLEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,

Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

## EVER READY

Les baleines de corsages  
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

# S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

# HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

10148



"Reading, maketh a full man,  
Conference, a ready man,  
And writing, an exact man".

LORD BACON.

Had Lord Bacon lived at the present day, he would no doubt have added, "and

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**  
a strong man".

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

## "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.58  
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

**ARTHUR HOGUE,**  
Agent du département français.

**J. H. ROUTH & Cie.,**  
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES  
DE  
**GEO TUCKER**

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES  
SIROP BOTANIQUE DE  
**GEO TUCKER EST**  
D'EGALE POUR LES  
BOULEURS DES REINS  
LAMIE DES  
DAMES  
ARRAPAHOU  
DE  
**GEO TUCKER, POUR**  
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

**\$5.000**  
DE  
**RÉCOMPENSE**  
POUR DE  
MEILLEURES  
**MEDICINES**  
PATENTÉES  
VENDUS PAR TOUS  
PHARMACIENS  
ET EPICIERS  
RESPECTABLES  
DEPOT CHEZ

**MÈRES SAUVEZ LA**  
VIE A VOS PETITS  
ENFANTS EN  
DEMANDANT TOUJOURS  
A VOTRE PHARMACIEN  
LES BONBONS DE  
**CHOCOLAT INDIEN**  
DES MONTAGNES  
VERTES DE  
**GEO TUCKER**  
POUR LES VERS.

**N'oubliez pas de**  
DEMANDER LES  
PETITES PILULES  
**POMMES DE MAI**  
DE LA MONTAGNE VERTE  
POUR LA PURGATION.  
**DYSPEPSIE.**  
**CONSTIPATION ETC**  
12 PILULES LA DOSE

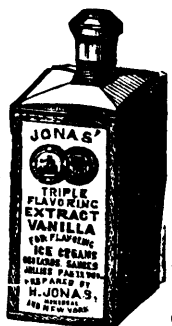
**DES MILLIERS**  
DE PERSONNES  
SOUFFRANTES  
ONT  
IMMEDIATEMENT  
RECOURS AUX  
**Remèdes Sauvages**  
DE  
**GEO. TUCKER**

**LYMAN, FILS & Cie**  
PHARMACIE EN GROS,  
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**429, RUE GRAIG**  
EN FACE DU  
CHAMP DE MARS

*J. Alcide Chanoy*  
Architecte  
No. 154, Rue St Catherine,  
Montreal.  
Téléphone Bell 6504.

## ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

## HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

### DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

- NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
- Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
  - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
  - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
  - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
  - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
  - Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

**ALFRED LIMOGES,**  
Saint-Eustache, P.Q.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

## Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'Intégrité de ses tirages et le paiement exacts de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Ed. J. ...*

*J. H. ...*

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

**R. M. Walmsley**, Prés. Louisiana National Bk  
**Pierre Lanauz**, Prés. State National Bk  
**A. Baldwin**, Prés. New Orleans National Bk  
**Carl Kohn**, Prés. Union National Bk

## Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, LE 15 JUILLET 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10  
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

## AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à **M. A. DAUPHIN,**  
New-Orleans, La.

ou **M. A. DAUPHIN,**  
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

**NEW ORLEANS NATIONAL BANK,**  
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, lequ contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequ n'expire que le 1er janvier 1895.